

@

Joseph BRUCKER

Correspondance scientifique

d'un missionnaire français

à Pékin

au dix-huitième siècle,

le père A. Gaubil

Correspondance scientifique
du père A. Gaubil

à partir de :

CORRESPONDANCE SCIENTIFIQUE
d'un missionnaire français à Péking au dix-huitième siècle,
le père ANTOINE GAUBIL,
d'après des documents inédits

par Joseph BRUCKER (1845-1926)

[biographie](#)

Revue du monde catholique LXXVI, 1883, pages 5-26, 206-227, 365-377, 701-716.

Les 7 pages de fin d'article (LXXVII, 1884, 56-62), ne sont pas disponibles sur internet.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
août 2015

TABLE DES MATIÈRES

- I. [Les premières années de Gaubil]
- II. [Serviteurs de l'empereur]
- III. Travaux astronomiques
- IV. Correspondance avec J. Cassini
- V. [Les ouvrages d'astronomie]
- VI. Relations avec Joseph-Nicolas De l'Isle
- VII. [La science astronomique des anciens Chinois]
- VIII. [L'antiquité de la nation et de la civilisation chinoises]
- IX. [La Chronologie de la Chine]
- X. Correspondance avec Mairan et l'Académie des sciences
- XI. Correspondance avec Fréret

p.005 Parmi les missionnaires qui ont jadis représenté, non sans honneur, le catholicisme et la France à la cour des empereurs de Chine, le père Antoine Gaubil fut un des plus méritants. Ceux de ses écrits qui ont été publiés en Europe lui ont assuré depuis longtemps une place honorable dans l'histoire de l'érudition et des sciences au dix-huitième siècle. Nous ne croyons pas, néanmoins, qu'il soit connu autant qu'il en était digne. Les rares qualités de son esprit, sa prodigieuse activité, les services qu'il a rendus à la science dans plus d'une branche, ne se révèlent pleinement que dans sa vaste correspondance, restée en grande partie inédite. Ayant eu la bonne fortune de retrouver la plupart de ses lettres et de ses autres manuscrits sur des sujets scientifiques ou d'érudition, nous avons pensé que c'était justice de tirer ces documents des ténèbres, et d'essayer, avec leur aide, de faire revivre cette digne figure de missionnaire et de savant. D'ailleurs, la correspondance de Gaubil n'est pas seulement le reflet du travail d'un homme isolé ; elle nous initie également aux études de ses correspondants, dont plusieurs eurent un rang distingué dans la république des lettres ; on y voit ce que lui doivent quelques-uns d'entre eux qui n'ont pas avoué toutes leurs obligations. Ainsi, cette correspondance, quoique dénuée du piquant que recherchent les lecteurs oisifs, n'est pas sans offrir un intérêt général.

Au moins nous espérons que l'histoire littéraire du dix-huitième p.006 siècle gagnera quelque chose aux simples notices où nous allons résumer les lettres échangées entre notre missionnaire et des savants, soit français, tels que le père Ét. Souciet, Jacques Cassini, Dortous de Mairan, Fréret, Joseph de l'Isle, De Guignes, etc., soit étrangers, comme divers membres des Académies de Londres et de Saint-Pétersbourg.

Mais il convient de commencer par quelques détails sur les premières années de Gaubil, ses années de préparation religieuse et scientifique.

I

@

Antoine Gaubil naquit le 14 juillet 1689, à Gaillac, ville ancienne du haut Languedoc, aujourd'hui chef-lieu d'un arrondissement du Tarn. Sa famille, une des plus considérées du pays, semble avoir donné ses membres, de préférence, à l'Église et au barreau. Le jésuite, dont nous commençons la biographie, eut deux frères capucins ; son troisième frère était, en 1723, avocat au parlement de Toulouse, et un des fils de celui-ci occupa la même charge avec celle de notaire royal à Gaillac. Plusieurs Gaubil, dont deux neveux du missionnaire, figurèrent parmi les chanoines de l'église collégiale de Saint-Michel de Gaillac. Nous savons peu de chose sur la jeunesse d'Antoine. Il paraît avoir commencé ses études dans sa ville natale, sous la direction d'un M. Puilaurens, à qui il envoie encore un salut affectueux de Péking, en 1728.

Nous le trouvons ensuite à Toulouse, au collège des jésuites. Tandis qu'il y suivait, comme externe, le cours de rhétorique, il logea dans la même pension que Vaissète, le futur bénédictin et auteur principal de *l'Histoire du Languedoc*, un de ces grands ouvrages qui sont l'honneur de la Congrégation française de Saint-Maur. Vaissète faisait alors son droit ; il était aussi enfant de Gaillac. Les deux jeunes compatriotes se lièrent d'une amitié qui subsista à travers la différence des vocations ; ils échangeaient encore des lettres en 1753.

Le père Gaubil nous apprend que « dès sa plus tendre enfance il pensa à venir en Chine ». D'après cela, son attrait pour les missions de l'Extrême-Orient a précédé et peut-être déterminé son entrée dans la Compagnie de Jésus. Il fut admis au noviciat de Toulouse le ^{p.007} 12 septembre 1704, et y reçut sa formation religieuse des mains d'un maître consommé, le père Cayron. Il acquit à cette école cette vertu solide qui fera qu'au plus fort de ses préoccupations savantes il ne négligera jamais aucun des devoirs de son état.

C'est là aussi, sans nul doute, qu'il puisa cet amour profond de sa vocation dont sa correspondance nous offre de touchants témoignages.

Le père Cayron ayant traduit en français le *Ménologe de la Compagnie de Jésus*¹, par le père Patrignani, et ayant envoyé une copie de son ouvrage aux jésuites français de Péking, Gaubil lui écrit, à la date du 2 novembre 1739 :

« Il faut commencer par remercier Votre Révérence, et je le fais avec tous les Pères et Frères de cette maison. Nous avons enfin reçu le Ménologe, nous l'avons fait relier, et nous le lisons avec bien du plaisir. Rien n'est plus consolant pour nous que de lire les actions héroïques et édifiantes de nos Pères et Frères².

Déjà, en 1732, dans une liste de livres qu'il priait le père Souciet de lui procurer, il indiquait plusieurs ouvrages concernant l'histoire de la Compagnie de Jésus, et il ajoutait :

« En général tous les livres où sont les exemples, les vertus de nos Pères et Frères, soit anciens, soit modernes, nous feraient un sensible plaisir et nous feraient bien du bien³. Ces sortes de lectures animent tout bon jésuite à tout entreprendre pour être un digne fils de Saint-Ignace.

Après avoir achevé son temps d'épreuve, le jeune Gaubil, suivant la filière de son ordre, remplit les fonctions de régent, c'est-à-dire de professeur, dans des collèges du midi de la France. Puis il fut appliqué à l'étude de la philosophie et de la théologie.

Ses aspirations se portaient toujours vers la Chine. Ses supérieurs furent heureux de le satisfaire.

Le poste le plus important de la mission, Péking, réclamait alors p.008 instamment de nouvelles recrues. Les pertes sensibles qu'on y avait

¹ Le *Ménologe* est un recueil de courtes notices biographiques sur des religieux qui se sont distingués par leurs vertus.

² Nous devons communication de cette lettre au R. P. Bouniol, S. J., chargé de poursuivre la cause de béatification du père Cayron. — Nous aurons tant de lettres et d'autres pièces inédites à citer que, pour indiquer toujours où nous les avons trouvées, il faudrait multiplier les notes d'une manière fastidieuse. Mais nous signalerons, au cours de ce travail, les collections principales que nous avons exploitées.

³ Avertissons, une fois pour toutes, que nous ne corrigeons pas le style du père Gaubil. Toujours clair, il n'est rien moins qu'élégant, d'habitude, et il est quelquefois incorrect.

faites depuis quelques années, dans la personne des pères Gerbillon, de Fontaney et d'autres, n'étaient pas encore réparées. C'était une position difficile, où les qualités ordinaires d'un bon missionnaire ne suffisaient pas. Outre le zèle, l'abnégation, la science théologique, il y fallait un fond sérieux de connaissances théoriques et pratiques en matière de sciences ou d'arts. En effet, tous les missionnaires de Péking étaient censés officiellement attachés au service de l'empereur comme savants, et n'étaient soufferts qu'à ce titre dans la capitale.

C'est ainsi que l'astronomie avait pour la première fois ouvert au père Ricci l'accès au cœur de l'empire chinois ; la même science fit entrer le père Schall jusque dans le palais du prince ; elle sauva ensuite la mission de la crise causée par l'invasion tartare, et rendit la faveur du souverain au père Verbiest et à ses confrères. Enfin, ce fut toujours par les services qu'ils rendirent, d'abord comme astronomes, plus tard comme physiciens, comme géographes, comme peintres, comme mécaniciens, que les missionnaires de Péking achetèrent la liberté de prêcher l'Évangile et pour eux-mêmes, et pour leurs collaborateurs des provinces.

Les dispositions exceptionnelles du jeune Gaubil firent juger à ses supérieurs qu'il remplirait dignement une place à la suite des Gerbillon, des Fontaney, des Parrenin.

Pour mieux l'y préparer, on l'envoya à Paris, au collège Louis-le-Grand, où la Compagnie de Jésus réunissait alors l'élite de ses sujets français. Gaubil devait y trouver l'enseignement le plus complet que pût donner son ordre, avec les autres ressources qu'offrait la capitale de la France, qui était aussi la capitale intellectuelle de l'Europe. Il mit ces avantages à profit avec ardeur ; il sut mener de front l'étude de la théologie et de ses annexes, comme l'histoire ecclésiastique et l'hébreu, avec l'étude des mathématiques, de la physique, de l'histoire et de la géographie universelles, enfin de toutes les sciences qui pouvaient être utiles à un missionnaire de Chine.

Le père Étienne Souciet, qui dès lors encouragea et aida ses travaux, et qui fut plus tard son principal correspondant et l'éditeur de

ses premiers écrits, nous a laissé le témoignage suivant de l'application et des rapides progrès du futur missionnaire :

« J'avais connu le père Gaubil, écrit-il, pendant trois ans qu'il avait passés à ^{p.009} Paris, et j'avais été le témoin de la rapidité et de la pénétration avec laquelle en très peu de temps, malgré d'autres occupations, il avait parcouru presque toutes les parties des mathématiques, et les avait apprises beaucoup mieux qu'un autre n'eut fait dans un espace de temps bien plus considérable. Il avait une grande facilité pour les langues. Il était jeune, il jouissait d'une santé robuste ; il était d'une application forte et constante que rien ne rebutait, et qui ne connaissait ni peine ni travail ¹.

Par cette application, jointe à ses talents naturels, Antoine Gaubil réussit à s'approprier la meilleure partie de ce qu'on savait alors en Europe sur les matières les plus diverses. Le même zèle qui lui avait fait embrasser de si vastes études, fit qu'en Chine, il chercha toujours à se tenir au courant du mouvement scientifique de l'Occident. Cela lui fut possible, grâce à des correspondants tels que le père Étienne Souciet, Fréret, Joseph-Nicolas de l'Isle et d'autres, qu'il paya largement par la communication libérale de ses propres travaux. Voilà pourquoi on trouve dans tous ses écrits une étendue et une sûreté d'érudition, qui étonnent dans un missionnaire travaillant si loin des bibliothèques d'Europe, et qui assurent une valeur particulière à ses travaux entre ceux des anciens missionnaires.

Un des principaux soins du jeune aspirant à la mission de Chine fut de s'initier à la pratique des observations astronomiques. À cette fin, il alla plusieurs fois à l'Observatoire prendre les conseils de Jacques Cassini et de Maraldi, parent et principal collaborateur de cet astronome. Ces visites avaient aussi pour but de nouer des relations

¹ *Observations mathématiques, astronomiques, géographiques, chronologiques et physiques, tirées des anciens livres chinois et faites nouvellement aux Indes et à la Chine, par les Pères de la Compagnie de Jésus, rédigées et publiée par le R. P. Souciet de la même Compagnie ; tome I^{er}, préface, p. IX-X ; Paris, 1729.* — Le père Étienne Souciet, né à Bourges en 1671, l'aîné de six frères qui devinrent tous jésuites, mourut à Paris en 1744 ; il fut un des principaux collaborateurs du Journal de Trévoux.

qui devaient se continuer plus tard par un échange d'observations entre Paris et Péking.

Le moment de partir pour la mission était arrivé. Le père Gaubil quitta Paris en janvier 1721 ; le 7 mars de la même année, il s'embarquait à Port-Louis, près de Lorient, sur le vaisseau *la Danaé*. Il avait pour compagnon un autre jeune jésuite, le père Charles-Jean-Baptiste Jacques, de Vesoul, qui s'était préparé avec lui, à Paris, aux fonctions de missionnaire astronome. Le père Souciet a ^{p.010} publié des extraits des lettres où le père Gaubil lui a rendu compte de son voyage ; on trouve une lettre du père Jacques sur le même sujet, dans les *Lettres édifiantes et curieuses*.

Gaubil envoya aussi une relation assez détaillée à M. de Foucaud, président au parlement de Toulouse ¹. Cette relation, datée de Canton, 15 octobre 1722, commence par ces mots où se révèle dès l'abord le caractère positif du futur savant :

« Monsieur, la relation que je vous envoie des particularités de mon voyage est très courte ; un voyageur a bientôt dit ce qu'il a à dire, s'il est bien sincère, et si ses yeux sont assez sains pour ne pas grossir les objets.

Puis Gaubil résume les principales observations qu'il a faites pendant la traversée ; la série en est assez longue pour montrer que le jeune voyageur avait su bien remplir son temps. Il y en a sur la déclinaison de l'aiguille aimantée, sur la direction des vents, sur les trombes, sur « une grande lumière au sillage du vaisseau ». Il remarqua très souvent ce dernier phénomène (de phosphorescence) « dans les mers de Gascogne, d'Espagne et de Portugal, et dans celle du Cap et de Madagascar », et il exprime le regret de n'avoir pas eu de microscope pour examiner l'eau où il se produisait. Il décrit aussi divers oiseaux, des poissons volants, etc. Mais il déclare n'avoir rien vu des merveilles

¹ L'original de cette lettre, qui appartient à M. le comte d'Huteau, à Gaillac, nous a été communiqué par les soins obligeants de M. l'abbé Brunet, de Gaillac, et de M. de Combettes La Bourrelie, savant bibliophile du Midi, qui descend d'une sœur du père Antoine Gaubil.

que la crédulité publique, abusée par l'esprit inventif des marins, attribuait encore aux parages de l'équateur :

« En passant la ligne, écrit-il, nous n'eûmes point de calme, rien ne se corrompt, il n'y eut presque point d'éclairs, et nous n'entendîmes que trois ou quatre faibles coups de tonnerre. Je puis dire dans cette occasion ce que disait Turnebe dans un voyage : *Miracula fugiunt*. Je ne vis rien de particulier, malgré ma curiosité naturelle, ma bonne santé, et l'attention que j'avais à remarquer tout.

Chemin faisant, il rectifia, par des observations astronomiques, plusieurs données vulgairement reçues dans les cartes de l'Atlantique et de l'océan Indien, notamment la position de l'île Maurice. Enfin, il décrit avec détail l'île Bourbon, où *la Danaé* s'arrêta du 27 juin au 11 juillet.

Le 7 septembre, on prit terre à Poulo-Condor, non loin de la côte de Cochinchine. Le gouvernement français songeait alors à fonder une colonie dans cette île, qu'on avait baptisée officiellement du nom ^{p.011} d'île d'Orléans. *La Danaé* amenait trois ingénieurs chargés d'étudier le terrain ; mais la conclusion de leur examen fut défavorable. En attendant, nos passagers pour la Chine, n'ayant pas rencontré, comme ils l'espéraient, d'autre vaisseau pour continuer leur voyage, durent hiverner à Poulo-Condor. Le père Gaubil ne perdit pas son temps durant cet arrêt forcé. Dans cette île « horrible », il trouva moyen « d'étudier beaucoup plus qu'il n'aurait fait dans un collège » ; c'est ce qu'il écrit au père Étienne Souciet, en lui envoyant de Poulo-Condor même la relation de son voyage et une description de l'île (23 février 1722).

Le 22 janvier 1722 lui apporta, à lui et à ses compagnons, une agréable surprise ; trois vaisseaux français revenant de Chine entrèrent dans le port de Poulo-Condor. Sur l'un d'eux se trouvait le père Jean-François Foucquet, jésuite français, qui quittait la mission de Chine, après y avoir passé près de vingt-trois ans. Comme il s'arrêta deux jours à Poulo-Condor, on pense bien que ses deux jeunes confrères l'interrogèrent avidement sur le pays où ils se rendaient. Gaubil, en

particulier, eut avec lui plusieurs conférences. Tout novice qu'il fût dans les choses de Chine, il dut bien voir que les renseignements de Foucquet étaient à prendre sous bénéfice d'inventaire. Mais il savait aussi que ce missionnaire avait beaucoup étudié les anciens livres chinois, et qu'on ne lui « disputait pas son esprit et son habileté ». C'était donc encore une occasion de s'instruire qu'il ne fallait pas négliger. Dans la suite, le père Gaubil aura plus d'une fois à combattre les idées que le père Foucquet, devenu évêque d'Eleuthéropolis, cherchait à accréditer en Europe, surtout contre l'autorité de l'histoire et de la chronologie anciennes de la Chine.

Le 25 janvier 1722, les trois vaisseaux venus de Chine repartirent pour la France, remmenant les soldats qu'on avait destinés à fonder la colonie de Poulo-Condor. *La Danaé* ne mit à la voile que le 1^{er} juin pour la Chine. Enfin, le 27 du même mois, les deux missionnaires touchèrent à Canton le sol de cet empire qu'ils ne devaient plus quitter.

Contre l'intention des supérieurs qui les avaient envoyés et le désir des missionnaires français de Péking, qui attendaient impatiemment ces auxiliaires, les pères Gaubil et Jacques furent forcés de séjourner plus de six mois aux portes de la Chine. Une lettre de Gaubil donne la cause de ce contre-temps. Comme nous l'avons déjà p.012 dit, les missionnaires européens n'étaient alors admis dans la capitale chinoise qu'à raison des services qu'ils pouvaient rendre à l'empereur par leur connaissance des sciences ou des arts de l'Occident. Or, il paraît qu'en 1720 la Congrégation de la Propagande, se confiant trop aux dispositions bienveillantes de Khang-hi, avait envoyé à Péking quelques missionnaires non jésuites, zélés sans doute, mais un peu dépourvus des qualités spéciales exigées par le Louis XIV de la Chine. Celui-ci s'aperçut bien vite de leur faible et, fort offensé de la hardiesse qu'ils avaient eue de s'offrir à son service, ne se contenta pas de les renvoyer ; il ordonna encore aux mandarins de Canton de ne laisser partir désormais aucun étranger pour Péking sans une permission expresse de Sa Majesté. Le père Parrenin, si puissant d'ordinaire auprès de Khang-hi, lui demanda deux fois en vain cette permission pour les

pères Gaubil et Jacques ; il ne l'obtint qu'à la troisième instance. Et encore l'empereur décida que les frais du voyage de Canton à Péking seraient supportés par la mission seule, et non par la cour, comme c'était l'usage précédemment. En attendant, Gaubil avait eu le loisir d'étudier la langue, et dès le 12 décembre 1722, il pouvait écrire au père Souciet : « Je commence à déchiffrer le chinois, à parler et à lire. » Finalement, le 31 décembre suivant, il prit la route de Péking avec son compagnon, le père Jacques. Ils voyagèrent surtout par eau, et après avoir visité en passant, dans l'intérieur de la Chine, plusieurs chrétientés desservies par des jésuites français, ils entrèrent dans la capitale de l'empire, le 9 avril 1723 ¹.

II

@

« Je suis venu dans un mauvais temps », disait un peu plus tard le père Gaubil. En effet, la position des missionnaires était bien changée depuis la mort de leur grand protecteur Khang-hi (22 décembre 1722). Les goûts de ce prince pour les sciences et les arts de l'Europe, auxquels les jésuites avaient principalement dû leur faveur, n'étaient point passés dans son fils et successeur Yong-tching. Celui-ci, de plus, avait toujours nourri une antipathie profonde ^{p.013} contre le christianisme, qu'il accusait, suivant le préjugé vulgaire des Chinois, de détruire le respect des ancêtres, base des institutions nationales. Enfin, il portait au plus haut degré la défiance traditionnelle des hommes d'État chinois à l'égard des étrangers, cette défiance dont le large esprit de Khang-hi lui-même n'avait pu s'affranchir, et qui voyait constamment les nations européennes méditant une conquête de la Chine avec le concours des missionnaires et des chrétiens indigènes. Les sentiments de Yong-tching étaient si bien connus que les

¹ Le père Gaubil raconte ce voyage dans une lettre écrite le 27 juin 1723, à son frère Pierre Gaubil, « avocat en parlement à Gaillac ». Il y a une copie de cette relation dans les papiers du père Souciet, qui en a publié des [extraits dans le tome I^{er} des Observations](#).

mandarins n'attendirent pas même ses ordres pour commencer la persécution dans diverses provinces. Puis, en janvier 1724, la religion chrétienne fut proscrite par un édit impérial dans toute l'étendue de la Chine ; les églises, au nombre de plus de trois cents, furent confisquées et profanées ou détruites ; et tous les missionnaires, à l'exception de ceux de Péking, condamnés à l'expulsion. De toutes les chrétientés des provinces, celle de Canton seule obtint, grâce aux instances des jésuites de la capitale, d'être tolérée encore pendant quelques années.

Les missionnaires pour lors résidants à Péking étaient formellement exceptés de la proscription, au titre de serviteurs de l'empereur. Bien plus, Yong-tching, qui faisait traquer leurs confrères dans les provinces, ne cessa jamais d'entretenir avec eux des rapports courtois et qui prenaient même parfois les dehors de la bienveillance. À vrai dire, il ne les épargnait que parce qu'il ne pouvait se passer d'eux. Nous avons dit ailleurs quelles circonstances, — ménagées, ce semble, par la Providence pour sauver les restes du christianisme en Chine, — le contraignirent plus d'une fois à leur demander des services assez délicats ¹.

Il ne s'agit pas seulement de services d'interprètes, comme ceux qu'ils lui rendirent à la réception des ambassades du tsar, du pape et du roi de Portugal, en 1725 et en 1727. Par la force des choses, les missionnaires devinrent beaucoup plus que des interprètes, surtout durant les laborieuses négociations avec la Russie, qui préoccupèrent fort Yong-tching pendant une grande partie de son règne. L'ignorance où se trouvaient ses ministres sur tout ce qui était en dehors du Céleste Empire, les obligea de recourir à chaque instant aux missionnaires pour les renseignements historiques, géographiques et autres dont leur diplomatie novice avait besoin.

p.014 Le père Gaubil put se féliciter d'avoir apporté un fonds de connaissances assez riche pour satisfaire aux nombreuses questions des ministres chinois. C'est lui, avec le père Parrenin, qui fut le plus

¹ [*La mission de Chine de 1722 à 1735*](#), d'après des documents inédits (dans la *Revue des Questions historiques*, avril 1881).

consulté. Quoique l'empereur n'aimât point à paraître redevable aux étrangers, les missionnaires purent s'apercevoir qu'il leur savait gré de leurs services. Suivant toute vraisemblance, ce fut en considération de ces services qu'il abandonna sa résolution, depuis longtemps arrêtée, de détruire complètement le christianisme dans ses États. Le père Gaubil attribue au père Parrenin seul le mérite de cet important succès. Sans vouloir diminuer le rôle prépondérant qu'eut toujours ce dernier dans les rapports des missionnaires avec les gouvernants chinois, nous croyons que le père Gaubil doit partager, dans une bonne mesure, l'honneur qu'il renvoie tout entier à son illustre confrère.

Les longues conférences que le jeune missionnaire eut avec les ministres de Yong-tching, surtout durant les années 1727-1729, supposent qu'à cette époque il était déjà parfaitement familiarisé, non seulement avec l'idiome chinois, mais encore avec le tartare. Quant à cette dernière langue, qui était celle de la cour à Péking, et qui était seule employée dans les communications diplomatiques, le père Gaubil avait commencé à l'apprendre en 1725, sur l'invitation du père Parrenin et sous sa direction. Il eut à en faire un fréquent usage plus tard.

Hors des occasions que nous venons de rappeler, Yong-tching demeura fidèle à son principe de se servir des missionnaires le moins possible. Beaucoup des connaissances laborieusement amassées en Europe par le père Gaubil n'avaient donc nul emploi auprès de ce prince. Elles ne devaient pas rester sans usage, néanmoins. En attendant que l'envie d'en profiter revînt aux Chinois, on pouvait les faire valoir pour la France. Les hommes de science que la Compagnie de Jésus envoyait à Péking n'avaient-ils pas un double but à poursuivre ? Prêcher l'Évangile, convertir les infidèles, soutenir les néophytes, tel était le but principal, qui primait tout, et auquel les travaux scientifiques des missionnaires devaient se subordonner, sans jamais lui porter préjudice. Concourir, par tous les moyens que pouvait fournir leur position spéciale, à enrichir les sciences et les arts de l'Europe, était un but secondaire, mais dont il fallait tenir un compte sérieux, ne fût-ce que pour répondre à toutes les intentions des

fondateurs de la mission française de Chine. p.015 C'est ce que le père Gaubil avait parfaitement compris. Se souvenant qu'il était avant tout apôtre, il fit toujours, comme il s'exprime, « son principal de faire mission dans cette grande ville (Péking) ¹ ». D'autre part, il se considérait comme tenu de servir constamment la science française de son mieux, soit par des observations personnelles, soit en communiquant aux savants de sa patrie tout ce que l'immense littérature de la Chine recelait encore de faits nouveaux et intéressants dans tous les genres. L'analyse de ses correspondance va nous montrer avec quel zèle et aussi avec quel succès il se livra à cette tâche de serviteur de la science, durant les trente-sept années qu'il vécut à Péking.

Parlons d'abord de ses travaux astronomiques.

III

Travaux astronomiques

@

Les instructions qu'on lui avait données en France, aussi bien que la tradition de ses prédécesseurs dans la mission, et ses propres goûts, engageaient Gaubil à s'appliquer avec ardeur aux observations astronomiques. Les premiers jésuites français venus en Chine, notamment le père de Fontaney qui les y avait menés comme chef, avaient laissé de brillants exemples dans ce genre de travaux. L'Histoire et les Mémoires de l'Académie des sciences, à la fin du dix-septième siècle, en rendent témoignage. Ce sont, en particulier, les déterminations de longitude par observations astronomiques, faites par ces missionnaires, soit durant leurs voyages, soit dans leurs résidences de Chine, qui ont définitivement assuré la correction des longitudes de l'Extrême-Orient, et fixé la véritable étendue de l'ancien continent, si

¹ Lettre à Fréret, de Péking, 19 octobre 1736.

démesurément dilaté de l'ouest à l'est sur toutes les cartes depuis Ptolémée : résultat souverainement important non seulement pour la géographie, mais aussi pour la navigation ¹. Puis était venue la grande opération du levé de la carte de Chine et de Tartarie, où les jésuites français eurent encore la plus grande part (1708-1718). Pour tous les lieux importants de cette carte gigantesque, la position, au moins en latitude, fut fixée par des ^{p.016} observations astronomiques directes, qui coûtèrent des voyages prodigieux et d'énormes fatigues ².

Un champ différent, mais non moins fécond, s'offrait au zèle astronomique de Gaubil. Tandis que ses prédécesseurs, par leurs observations, avaient surtout servi la science de la terre, il ambitionnait, lui, de concourir directement au progrès de la science du ciel. Il connaissait les lacunes de l'astronomie de son temps, et il comptait trouver des avantages particuliers pour en combler quelques-unes dans le poste qu'il occupait aux extrémités de l'Asie. Ce n'était pas une illusion. Seulement, pour réaliser ce beau dessein, il fallait des secours matériels qui manquèrent trop au missionnaire astronome. Toute sa vie, il réclama des instruments précis, et un observatoire tel que l'exigeaient les observations délicates qu'il avait en vue. À son grand chagrin, il ne put obtenir tout cela que dans une mesure bien imparfaite.

Rappelons, à ce propos, que les jésuites français n'eurent jamais la disposition du grand observatoire de Péking. Cet observatoire que les visiteurs européens vont encore admirer de nos jours, et qui fut construit avec tous ses instruments par le père Ferdinand Verbiest peu après 1668, était à l'usage exclusif de l'institut chinois d'astronomie, connu sous le nom de *tribunal des mathématiques*. Il est vrai que tous les travaux astronomiques de ce *Bureau des Longitudes* chinois étaient dirigés par les jésuites. Pendant le dix-huitième siècle, il y en eut

¹ Cette correction avait été commencée, dès la première moitié du dix-septième siècle, par d'autres jésuites, missionnaires en Chine et au Japon, et plus expressément par leur confrère, le père Riccioli, qui utilisa leurs observations dans son ouvrage justement intitulé : *Geographia reformata* (1640).

² Nous indiquerons plus loin les preuves de cette assertion, contraire à ce qu'on a pu lire chez d'éminents géographes, comme MM. Vivien de Saint-Martin et F. de Richthofen.

ordinairement deux chargés de cette direction, l'un comme *président* du tribunal, et l'autre avec le titre d'*assesseur*. Mais ces fonctions ne furent jamais conférées à des jésuites français. C'est au « collège portugais », la plus ancienne fondation catholique à Péking, qu'il appartenait de les remplir, en vertu d'une possession remontant à Van-li, dernier empereur de la dynastie Ming, qui appela le premier les missionnaires dans le tribunal astronomique. Cela ne veut pas dire que les jésuites élevés à ces charges fussent toujours des Portugais ; le premier *président* européen fut le père Adam Schall, qui était un Allemand de Cologne ; le père Ferdinand Verbiest, nommé à la même place par l'empereur Khanghi, était Flamand. Ce fut un Bavaois, le père Ignace Kögler, qui présida de 1716 à 1746 ; il eut pour assesseur, d'abord le ^{p.017} père André Pereyra, qui n'était que naturalisé Portugais et Anglais d'origine (Gaubil nous apprend que ce Père s'appelait de son vrai nom Jackson). Après la mort de celui-ci (1743), le père Augustin de Hallerstein, Autrichien, reçut l'emploi d'assesseur ; il succéda au père Kögler en 1746, et vit sa place d'assesseur donnée au père Antoine Gogeisl, encore un Bavaois. La maison de missionnaires qu'on nommait « collège portugais », surtout parce qu'elle avait été fondée avec les libéralités des rois de Portugal, compta toujours des membres de différentes nations mêlés à des Portugais. Il en était de même dans toutes les *résidences* ou stations formant, avec ce « collège », ce qu'on appelait la mission portugaise de Chine ; beaucoup de missionnaires, et souvent même les supérieurs, étaient des Allemands, des Flamands ou Belges, ou des Italiens. Quant aux jésuites français, ils avaient leurs établissements et leur théâtre d'action à part, et étaient gouvernés par des supérieurs français. Pour revenir au grand observatoire de Péking, il faut dire encore que même les directeurs européens du tribunal astronomique en faisaient peu d'usage au dix-huitième siècle. Les grands instruments construits au siècle précédent n'étaient plus à la hauteur des progrès accomplis en Europe ; ils ne permettaient pas de donner aux observations la précision qu'on pouvait désormais exiger. Il fallait, dira-t-on, les remplacer. C'est à quoi les Chinois ne voulaient entendre. Les instruments du père Verbiest leur paraissaient toujours plus que suffisants, et l'étaient, en effet, pour

les besoins de l'astronomie telle que la comprenaient les indigènes du Céleste Empire. Le but suprême et unique proposé à leurs astronomes était l'établissement du calendrier annuel. Tout se réduisait pour eux à déterminer, avant le commencement de chaque année, les dates de l'entrée du Soleil dans les signes du zodiaque, les nouvelles et les pleines lunes, quelques positions des planètes, et surtout les éclipses solaires et lunaires. Et encore, quoique ce calendrier fût une affaire d'État, ils n'y cherchaient pas une précision bien rigoureuse. Ils n'étaient pas fort en peine, si l'événement ne répondait pas de tout point à leurs prédictions. En voici une preuve dans ce que le père Gaubil raconte au père Souciet, à propos de l'éclipse de Soleil du 15 juillet 1730 :

« Le tribunal chinois des mathématiques avait annoncé cette éclipse plus grande d'un doigt au moins qu'elle n'a été observée. Ce tribunal a félicité l'empereur de ce que l'éclipse *en sa faveur* a été plus petite qu'elle n'aurait dû selon les règles.

p.018 Mais les astronomes missionnaires n'avaient pas à satisfaire les seuls Chinois. Pour pouvoir offrir aux savants européens des résultats dignes de quelque attention, ils étaient donc obligés de faire venir à grands frais des instruments d'Europe et d'installer des observatoires du mieux qu'ils pouvaient dans leurs maisons. Ainsi, pour le dire en passant, les observations des pères Kögler et Hallerstein, qui ont été publiées en partie dans divers recueils de sociétés savantes, et plus complètement par le père Hell (1768), avaient été faites presque toutes au collège portugais, avec des instruments dus à la munificence des rois de Portugal. Louis XIV avait aussi fait pourvoir d'instruments astronomiques les premiers jésuites qu'il envoya en Chine avec le titre de « mathématiciens du roi de France ». Mais, à l'arrivée du père Gaubil, ces instruments étaient eux-mêmes déjà devenus insuffisants ; d'ailleurs, on avait dû en sacrifier, et des meilleurs, comme présent plus ou moins forcé à l'empereur Khang-hi. Quant à l'observatoire, il restait à faire dans la maison française. Diverses causes, notamment les travaux si variés et les voyages imposés par Khang-hi aux plus

capables d'entre les missionnaires, avaient toujours empêché l'exécution des plans formés pour cet objet important.

Avec l'aide de ses confrères de Paris, et surtout du père Étienne Souciet, Gaubil put se procurer, d'abord, quelques instruments des plus essentiels, puis un peu d'argent pour entreprendre la construction d'un petit observatoire. Mais le tremblement de terre de septembre 1730, qui renversa presque toute la maison des jésuites français, lui apporta un terrible contre-temps. Il y perdit, avec beaucoup de papiers, quelques-uns de ses instruments astronomiques, et vit ruiner son commencement d'observatoire, fruit de tant de peines.

Il lui fallut encore attendre longtemps, avant de pouvoir même songer à réparer ces pertes, quelque sensibles qu'elles fussent pour lui. La catastrophe avait causé d'autres désastres plus graves, auxquels toutes les ressources de la mission, renforcées des secours extraordinaires de la charité de l'Europe, ne purent remédier que lentement. Les églises étaient à moitié détruites, ainsi que les habitations des missionnaires. Ceux-ci durent camper en plein champ durant plusieurs semaines de l'automne. Se réduisant eux-mêmes « à l'aumône », ils avaient partagé leurs réserves avec les chrétiens, dont les souffrances les touchaient plus que les leurs propres.

« Je ^{p.019} prévois, écrit Gaubil au père Souciet, le 5 novembre, que la chrétienté souffrira étrangement, et cela me fait plus de peine que le petit dérangement pour la prompte exécution de plusieurs choses que je vous avais proposées (allusion aux projets scientifiques dont il avait récemment entretenu son correspondant).

Ce ne fut pas la seule occasion où notre missionnaire sacrifia à la charité l'exécution de ces projets si chers à son zèle pour la science. Le 20 octobre 1736, remerciant de quelques secours reçus de France, il écrit :

« Les chrétiens de cette grande ville (Péking) se sont trouvés dans de si grandes extrémités (par suite de la persécution

« qui a été terrible cette année », dit-il ailleurs), que je me suis défait pour eux de tout ce que j'avais ; et tout mon petit biscuit consistait en 45 taëls qui font près de 333 francs de votre monnaie. »

On nous pardonnera de reproduire les plaintes de Gaubil sur ses embarras matériels. Il le faut pour montrer dans quelles conditions il travaillait et faire apprécier pleinement le mérite de son infatigable activité ¹. Ces difficultés n'auraient pas existé, si son ordre avait possédé, soit en Chine, soit en France, les immenses richesses que ses ennemis lui supposaient. En France, on a vu, lors de la suppression avec confiscation ordonnée par le Parlement, combien cette supposition était fautive. Elle ne l'était pas moins en ce qui concernait les missions, et la Chine en particulier. Comme s'exprimait le père de Hallerstein dans une lettre au secrétaire de la Société royale de Londres en 1750, « la prétendue richesse des jésuites à Péking était une fable ² ». On pourrait croire que les empereurs tenaient à rémunérer les services si variés et souvent si pénibles que les Européens leur rendaient. Il n'en était rien, et c'est à peine s'ils subvenaient pour une petite part à l'entretien des missionnaires de la cour ³ ; ils s'imaginaient les payer largement par quelques marques d'honneur et par la liberté plus ou moins grande qu'ils laissaient, à eux ^{p.020} et à leurs confrères des provinces, pour la prédication de l'Évangile. De fait, ce dernier point était tout ce que les missionnaires demandaient pour prix de leurs peines ; ils se confiaient à la charité de l'Europe catholique pour le reste.

C'est au gouvernement de la France qu'il eût appartenu de mettre la mission française de Péking mieux en mesure de remplir sa double

¹ Ce n'est que le 1^{er} novembre 1754, qu'il peut annoncer à de l'Isle que les fondements du petit observatoire « sont jetés et bien ». C'était le père Michel Benoist, arrivé à Péking depuis 1745, qui dirigeait les travaux. Ce dernier décrit l'observatoire et les instruments dans une lettre à de l'Isle, en date du 12 novembre 1755.

² Lettre au docteur Cromwell Mortimer, de Péking, 18 septembre 1750 ; traduction anglaise dans les *Philosophical Transactions de 1751*, p. 319-323.

³ Voir la première des lettres du père de Hallerstein à son frère, publiées par le père Pray à la suite de son ouvrage *Imposturæ CCXVIII in dissertatione R. P. Benedicti Cetto de Sinensiam imposturis detectæ et convulsæ* ; Bude, 1781 (Epist. I, 6 octobre 1743, p. XIII-XIV.)

destination, religieuse et scientifique. Les missionnaires lui adressèrent plus d'une fois l'exposé de leurs besoins, qui n'étaient pas toujours des besoins matériels seulement. L'appui, soit matériel, soit moral, qu'ils obtinrent, ne fut, croyons-nous, que très intermittent et faible. Les lettres de Gaubil sont pleines de doléances à ce sujet. Par exemple, le 7 octobre 1737, il écrit à Fréret, qui avait offert aux jésuites de Péking de faire agir en leur faveur un de ses amis bien vu de Maurepas, alors ministre de la Marine :

« Ce qui est de bien certain, c'est que notre mission française aurait grand besoin de la protection d'un seigneur tel que M. de Maurepas. Quand le feu Roy (Louis XIV) fonda cette maison et la mission française, on fit les plus beaux règlements, et je ne sais par quel accident il est arrivé que, depuis bien des années, les choses ne sont pas ici pour nous comme je le souhaiterais.

À vrai dire, Gaubil et ses confrères n'ignoraient pas à quoi tenait l'abandon où le gouvernement de Louis XV laissait l'œuvre de Louis XIV. Personnellement bien disposés, en général, pour la mission, le roi et ses ministres n'osaient la soutenir ouvertement, par crainte d'attirer sur eux-mêmes les attaques de jour en jour plus violentes dont la Compagnie de Jésus était poursuivie par la secte janséniste et les « philosophes ». Aussi, le 19 septembre 1733, apprenant l'insuccès de quelques démarches du père Ét. Souciet, Gaubil n'en remercie pas moins son confrère, en ajoutant :

« Si votre zèle n'a pas tout le succès que vous attendez, il faut s'en prendre aux circonstances fâcheuses où se trouve la Compagnie, à Paris.

À Fréret, il dit, le 2 novembre 1738 :

« J'ai écrit, là-dessus (au sujet des secours désirés pour la mission), à plusieurs de nos Pères de France ; ils m'ont répondu que le roi, les ministres, protègent véritablement nos

missions, mais que les jésuites sont trop persécutés en France pour attendre des secours.

Le manque de ressources qui entrava trop souvent l'ardeur de Gaubil lui était d'autant plus sensible, qu'il voyait ses confrères de la maison portugaise relativement favorisés. Cette comparaison ^{p.021} n'était pas moins pénible à son patriotisme qu'à son zèle scientifique :

« Faute de lieu commode, écrit-il au père Souciet, en septembre 1733, je ne puis faire que peu de chose... Si j'avais un lieu fixe, je ferais sans peine un grand nombre d'observations qu'on ne peut faire en Europe... Les Pères Portugais font beaucoup d'efforts pour observer beaucoup ; ils ont de grands secours, un lieu assez commode et chez eux ; leur roi leur envoie de beaux présents ; et nous nous trouvons hors d'état de rien faire ».

« Les Portugais », écrit-il encore à Fréret, le 2 novembre 1738, « ont sur nous des avantages infinis à cause des grands secours qu'ils reçoivent de Portugal : *para honra da nação* ¹.

Cependant, au milieu de tous ces embarras, le père Gaubil ne perdit jamais courage. Son énergie s'exaltait, pour ainsi dire, à l'obstacle. Nous avons cité les mots suivants qu'il écrivait au père Souciet, le 13 novembre 1725 :

« Je suis venu dans un mauvais temps, vous le voyez assez.

Mais il continue :

« Je vous dirai une chose, c'est que plus nous avons ici de contretemps, et plus je me sens de courage.

Il ajoute avec humilité :

« Je veux bien faire, mais le pouvoir ne répond pas, et mes péchés me privent sans doute de beaucoup de secours d'en haut.

¹ C'est-à-dire : « pour l'honneur de la nation ». Ces secours étaient dus surtout à la pieuse reine Marie-Anne d'Autriche (mariée à Jean V en 1708, morte le 14 août 1754).

La vérité est qu'il fit énormément durant la carrière que la Providence lui a donnée. Un de ses supérieurs, le père Julien-Placide Hervieu, avait raison de ne pas l'appeler autrement que l'infatigable père Gaubil ¹. Au milieu des labeurs du ministère apostolique, dont il fit toujours son « principal », comme il l'a dit, il sut pousser de front des œuvres considérables dont chacune aurait suffi à occuper un homme moins actif.

Pour venir enfin à ses travaux astronomiques, les observations occupent presque toujours une grande place dans ses envois annuels à ses divers correspondants. Il semble que, à la lettre, il ne cessât pas un instant d'être à l'affût pour saisir et étudier tous les phénomènes propres à enrichir la science du ciel. Le père Étienne Souciet a publié, en 1729, la plupart des observations qu'il avait reçues de son confrère à cette date ². Mais les autres, en bien bien plus ^{p.022} grand nombre, que Gaubil a envoyés en Europe, de 1728 à 1758, sont presque toutes restées ensevelies dans les collections qui renferment aussi ses lettres, et surtout parmi les papiers de Joseph-Nicolas de l'Isle. Elles se rapportent à tous les genres de phénomènes qui fixent l'attention des astronomes : hauteurs méridiennes du Soleil et des planètes ; relations successives de celles-ci, dans leur révolution, avec des étoiles connues ; occultations des étoiles par la Lune ; occultations des satellites de Jupiter ; éclipses de Soleil et de Lune ; passages de Vénus et de Mercure sur le Soleil ; marche des comètes, etc. Toutes ces observations trahissent un véritable astronome, pratiquement exercé, plein de zèle et surtout consciencieux au plus haut degré. Quant à ce

¹ Lettre du père Hervieu au père Orry, procureur des missions à Paris, de Canton, 15 décembre 1725. (*Archives de la Marine.*) Le même, dans une lettre reçue par le père Souciet, le 26 septembre 1729, écrit : « Le père Gaubil, infiniment louable par son application au travail... »

² Dans le livre déjà cité : [*Observations mathématiques, etc., tome I^{er}*](#). Cette publication renferme beaucoup de fautes d'impression, et d'autres dues à l'inattention de l'éditeur. Gaubil lui-même en signale plus de cent dans une liste de corrections qu'il adresse au père Souciet, en 1731, avec prière instante de la publier. Cet *Errata*, en deux exemplaires, n'est sorti des mains du père Souciet que pour entrer dans les papiers de De l'Isle, où il est encore. (Bibliothèque de l'Observatoire, collection De l'Isle, portefeuille 150, liasse 1, pièces n° 36 59.) L'astronome Biot, qui constate l'incorection de la publication du père Souciet (*Journal des Savants*, 1839, p. 722, note et p. 726 [c.a. cf. [Biot, Sur la chronologie des Chinois de M. Ideler, p. 722, 726](#)]), et qui a eu entre les mains plusieurs des manuscrits du père Gaubil que possède l'Observatoire, ne paraît pas avoir connu cette pièce importante.

dernier point, voici une déclaration que fait Gaubil, en envoyant au père Souciet, sous bénéfice d'inventaire, quelques résultats incertains.

« Dans les observations, comme dans les comptes des procureurs, c'est un très grand défaut d'être trop exact et trop juste, non pas dans les précautions, mais dans le succès (le résultat), et j'aimerais toujours mieux dire, soit que je ne sais pas, ou que je ne suis pas sûr, que de faire entendre que je sais ou que je suis sûr.

Un des grands mérites de Gaubil, c'est qu'il est resté fidèle à ce principe dans tous ses écrits.

Les travaux d'un pareil observateur ne pouvaient manquer d'avoir une sérieuse valeur, alors même que le défaut de certaines ressources les empêchait d'acquérir toute la perfection désirable. Sans parler des phénomènes qu'on ne pouvait observer qu'en ces climats lointains, la comparaison de ces observations de Chine avec celles qui se faisaient aux mêmes moments dans les observatoires d'Europe devait naturellement être intéressante et fructueuse pour la science. Gaubil était persuadé, non sans fondement, que cette comparaison pouvait, entre autres résultats, fournir « des principes décisifs pour la théorie des planètes », théorie encore très discutée et réellement imparfaite en ce temps-là. Dans ^{p.023} son désir de profiter des bénéfices de cette comparaison, il était impatient de connaître tout ce qui se produisait de nouveau dans le domaine de l'astronomie. Pour cela, il s'efforça d'abord d'obtenir un échange régulier d'observations avec ceux de ses confrères qui cultivaient cette science, soit en Europe, soit dans les missions. Le 17 novembre 1728, il écrit au père Souciet qu'il a pris des mesures pour recevoir des observations de la Russie, des Indes, de la Cochinchine, de Manille aux Philippines, etc. Il en reçut plus d'une fois de tous ces pays et de bien d'autres, ses écrits l'attestent. Hors d'Europe, ce furent surtout ses confrères français de l'Inde, les pères Ducros, Duchamp, Boudier, qui répondirent à ses appels. Il écrit à De l'Isle, en juillet 1734 :

« J'ai de bons amis dans nos missions françaises des Indes orientales, plusieurs travaillent à leurs moments de loisir à observer. C'est surtout à Chandernagor, où le père Boudier fait une infinité d'observations pour examiner la grandeur de l'année, le diamètre du Soleil, l'obliquité de l'écliptique, etc... Outre les recherches sur l'astronomie et la géographie indiennes, plusieurs missionnaires travaillent sur l'antiquité... Les pères Gargam, Calmette, Duchamp, Boudier, font de leur mieux, et nous sommes bien résolus à mettre à profit tout le temps que nous pouvons avoir de reste. La chose est pénible pour nous, mais nous n'avons pas quitté la France pour chercher nos aises.

Ajoutons qu'en Chine même, outre les missionnaires jésuites qui observaient régulièrement dans les maisons de Pékin, d'autres qui exerçaient secrètement le ministère apostolique dans les provinces, s'industriaient, au milieu de dangers et de fatigues exceptionnels, à saisir au passage les phénomènes astronomiques les plus importants. Parmi eux, Gaubil mentionne, en particulier, le père Simonelli, Italien, dans le Kiang-nan, et le père Chanseau, Français, dans le Hou-Kouang. Naturellement, en France, où les jésuites avaient attaché des observatoires à tous leurs grands collèges, à Paris, Lyon, Marseille, Avignon, Nantes, Brest, etc., le père Gaubil trouva aussi d'utiles correspondants parmi ses confrères.

IV

Correspondance avec J. Cassini

@

Notre missionnaire astronome ambitionnait, par-dessus tout, une correspondance suivie avec le grand Observatoire de Paris, déjà si célèbre pour la richesse de son organisation et l'habileté de ses p.024 astronomes. Ce n'était pas seulement désir de posséder le plus tôt

possible les belles observations qui s'y faisaient journallement. Gaubil visait encore à autre chose. Bien loin de nourrir des illusions sur la valeur de ses propres travaux, dont il sentait au contraire l'imperfection mieux que personne, il souhaitait vivement de leur faire subir le contrôle des juges compétents. Nous le voyons, à plusieurs reprises, recommander au père Souciet, son éditeur futur, de ne rien publier des écrits qu'il lui avait confiés, avant de les avoir fait examiner, et au besoin corriger par des hommes spéciaux. Du reste, toutes ses observations, au moins de 1723 à 1730, sont expressément adressées par lui à « MM. de l'Observatoire ». Confiant dans la bienveillance dont Cassini avait paru lui donner des preuves avant son départ de France, il se flattait que l'illustre astronome ne dédaignerait pas d'accorder à ses envois cet examen qu'il souhaitait ; à ce propos, il rappelait au père Souciet combien le recueil d'observations publié jadis par le père Gouye avait gagné en prix par l'examen que Dominique Cassini et La Hire avaient bien voulu en faire et par les notes qu'ils y avaient ajoutées ¹. C'est évidemment ce que Gaubil ambitionnait pour ses propres travaux.

Il ne fut exaucé que dans une faible mesure. Cassini et Maraldi lui écrivirent pour la première fois, croyons-nous, le 9 décembre 1726. La lettre commune est adressée « au Révérend Père, le R. P. Gaubil, de la Compagnie de Jésus, mathématicien de l'empereur de la Chine, à Péking ». Les deux astronomes y témoignent du prix qu'ils attachent aux observations reçues du missionnaire, et lui communiquent les observations correspondantes faites dans le même temps à Paris, avec les réflexions que leur a suggérées la comparaison des deux séries. Ils ajoutent quelques avis pratiques sur la méthode d'observation. Le reste de la lettre a rapport aux recherches du père Gaubil sur la chronologie chinoise ; nous en parlerons plus loin. Le père Souciet a publié les réflexions des deux astronomes sur les observations de son confrère à la suite de ces observations, en 1729 ². Cassini et Maraldi écrivirent de

¹ [Lettre au père Souciet, 16 août 1731](#). Cf. *Mémoires de l'Académie des sciences*, t. VII, 2^e partie (1666-1699).

² *Observations mathématiques, etc.*, t. I. Nous avons trouvé une copie de la lettre de Cassini et Maraldi parmi les papiers du père Souciet.

nouveau Gaubil le 15 novembre 1728. Nous ne savons s'ils l'ont encore fait à d'autres dates. Il est certain que la correspondance entre ces savants et les ^{p.025} missionnaires astronomes de Péking ne fut jamais que languissante du côté des premiers. Malgré le zèle avec lequel Gaubil leur envoyait chaque année des observations, malgré les démarches réitérées du père Souciet, on ne put jamais obtenir d'eux la communication régulière des travaux de l'Observatoire. Cette froideur de Cassini causait à Gaubil une peine qui se manifeste souvent dans ses lettres. Il cherchait quelle pouvait en être la cause ; le 19 octobre 1736, il écrit à Fréret :

« J'avais recommandé au père Souciet de lier avec M. Cassini et autres (astronomes) de l'Observatoire pour les observations ; le père Souciet m'assure qu'il a même fait au delà de ce que je lui avais recommandé. Malgré cela je vois bien de l'indifférence dans M. Cassini, et le père Souciet ne saurait tirer de lui une observation. Il faut que M. Cassini soit mécontent : de quoi... ? Si vous pouviez là-dessus me donner quelque éclaircissement...

Ce que Fréret dut répondre nous est révélé par une annotation que ce savant a écrite à la marge de la lettre originale de Gaubil :

« M. Cassini ne communique jamais rien à personne, c'est la méthode italienne.

De fait, le missionnaire n'était pas seul à se plaindre ; en décembre 1734, l'astronome Joseph-Nicolas De l'Isle, alors à la tête de l'Observatoire de Saint-Pétersbourg, lui écrivait à lui-même que, depuis la mort de Maraldi ¹, il n'avait pu rien obtenir de l'Observatoire de Paris, pas plus que le père Souciet. Nous ne savons si la « méthode » peu libérale de Cassini tenait à son caractère italien, comme le pensait le mordant Fréret, et non pas plutôt à l'égoïsme, passion trop commune chez les savants de toute nationalité ; en tout cas, elle était peu

¹ Jacques-Philippe Maraldi était mort en 1729. — Gaubil écrivit au père Souciet, le 23 octobre 1731 : « J'ai dit plusieurs messes pour M. Maraldi. »

française. Ici encore, Gaubil se voyait obligé de faire des comparaisons pénibles pour son patriotisme :

« Je suis bien fâché, écrit-il au père Souciet, le 23 octobre 1731, que MM. de l'Observatoire ne vous fassent part de presque rien. Les jésuites portugais viennent de recevoir bon nombre d'observations faites à Rome, à Paris, à l'Observatoire, en Angleterre et ailleurs, des tomes de l'Académie (des sciences), l'astronomie de Flamsteed, etc. Jugez de ma confusion. Je fais bonne contenance, parce que j'espère que vous ferez si bien, qu'il y aura une correspondance fixe et... (?) entre cette maison et l'Observatoire de Paris... J'espère donc que ce ne sera pas par les Portugais que je saurai désormais ce qui se fait à Boulogne (Bologne), Toulon, Paris, Londres, sur l'astronomie.

On a p.026 déjà vu que le père Souciet ne réussit point à satisfaire ce vœu de son confrère.

Rebuté du côté où il aurait dû trouver le plus d'encouragements, Gaubil eût pu facilement se dédommager autre part, s'il n'avait cherché que la satisfaction de son amour-propre. Dès 1728, il assure qu'on l'a

« déjà plusieurs fois sollicité d'envoyer des écrits ailleurs qu'en France, mais qu'il n'a jamais voulu le faire. — Il faut avouer, écrit-il encore au père Souciet, le 6 novembre 1734, que vos astronomes de Paris ont bien peu correspondu à vos honnêtetés.

N'étaient ses engagements avec le père Souciet, ajoute-t-il, il enverrait ses observations « à des astronomes d'ailleurs qui l'en ont prié et fait prier de la manière la plus honnête » ; mais il leur a répondu de s'adresser au père Souciet. Ces astronomes étrangers étaient sans doute ceux qui correspondaient déjà avec les jésuites du collège portugais. Les pères Kögler, Pereyra et de Hallerstein, présidents du tribunal chinois des mathématiques, entretenaient un échange actif d'observations, non seulement avec le Portugal et l'Italie, mais encore

avec l'Allemagne et l'Angleterre, surtout, il est vrai, par l'intermédiaire des jésuites qui dirigeaient des observatoires en Europe. Nous verrons comment Gaubil se laissa finalement amener à entrer en relations, lui aussi, avec des savants de qui bien des causes le séparaient. Encore avant cela, cependant, il trouva dans des compatriotes tels que Dortous de Mairan, Fréret et surtout De l'Isle l'astronome, des correspondants qui lui firent oublier un peu la froideur de Jacques Cassini.

Nous devons ajouter que ce dernier lui-même, s'il n'encouragea guère le zèle du père Gaubil pour les observations, paraît avoir montré moins d'indifférence pour ses autres travaux, par exemple, les études sur l'ancienne astronomie chinoise. Peut-être le missionnaire n'y a-t-il point perdu, et la science y a-t-elle gagné en fin de compte. Quelques précieuses conquêtes que Gaubil eut pu faire dans le domaine de l'observation, s'il avait été mieux soutenu, elles n'auraient pas atteint, croyons-nous, l'importance de ses autres travaux. Ainsi l'on peut ne pas trop regretter les circonstances qui l'ont forcé, en quelque manière, de concentrer presque toute son activité sur ces recherches historiques pour lesquelles il avait des aptitudes si rares.

V

@

p.206 Une sorte d'astronomie rudimentaire est de tous les temps et de tous les pays. Il n'est pas de peuplade si sauvage qui n'aime à porter ses regards au ciel pour contempler les merveilleux flambeaux qui y versent leur lumière, et suivre leurs mouvements si réguliers au milieu d'une perpétuelle variété. Toujours et partout aussi, on a cherché, plus ou moins heureusement, les lois des changements d'aspect des astres et de leurs retours périodiques aux mêmes points du ciel, en vue de certains usages pratiques, surtout de la division du temps. Quelques peuples antiques ont poussé plus loin que tous les autres la curiosité d'observer les phénomènes célestes et l'habileté à tirer parti des observations. Parmi eux, la tradition classique attribuait

le premier rang aux Chaldéens et aux Égyptiens. Mais on connaissait bien peu de monuments authentiques de l'astronomie tant vantée de ces deux savantes nations, quand les missionnaires jésuites révélèrent à l'Occident étonné l'ancienne astronomie de la Chine. Déjà le père Nicolas Trigault, dans le livre composé d'après les mémoires du fondateur de la mission, du père Matthieu Ricci, puis le père Adam Schall, dans ses lettres, avaient donné d'intéressantes indications sur ce sujet, en appuyant, toutefois, principalement sur l'astronomie chinoise du treizième siècle et des temps modernes, p.207 laquelle dérive, en grande partie, des Indiens et des Arabes. Ce furent surtout les publications des pères Martini et Couplet qui excitèrent vivement l'attention de toute l'Europe lettrée, en faisant connaître, d'après les livres chinois, des observations astronomiques qui se réclamaient d'une antiquité de trois à quatre mille ans et au delà. Malheureusement, ces publications n'apportaient pas encore tous les éléments nécessaires pour juger de l'authenticité et de l'exactitude de ces observations si curieuses. Bien plus, elles contenaient quelques données suspectes ou même évidemment fausses, qui jetèrent du discrédit sur l'ensemble. Aussi, à la surprise du premier moment succéda bientôt le doute, puis l'incrédulité, chez la plupart des astronomes d'Europe. Il était réservé au père Gaubil de ramener une appréciation plus saine de l'antique astronomie chinoise. Notre missionnaire possédait, pour cette tâche, un ensemble de qualités qu'il eût été difficile de réunir à un plus haut degré : la science et la pratique de l'astronomie moderne, la familiarité avec la langue et la littérature de la Chine, enfin une critique judicieuse, qui ne se laissa jamais séduire par une idée préconçue ou par une autorité mal contrôlée. Jacques Cassini fut donc bien inspiré quand, en 1724, il invita Gaubil à reprendre sur nouveaux frais toutes les questions relatives à l'astronomie des anciens Chinois. Pour lui, il croyait alors que ces Chinois n'avaient pas eu de véritable astronomie. Néanmoins, en 1724, comme nous venons de le dire, il remit au père Souciet, pour son confrère de Péking, une sorte de questionnaire qu'il avait rédigé de concert avec Maraldi et Joseph-Nicolas de l'Isle, et où il spécifiait les principaux points à éclaircir au sujet de l'astronomie

chinoise. Le missionnaire y répondit d'abord, en novembre 1725, par des notes sommaires qui ont été publiées par le père Souciet, en 1729, et reproduites plus tard par le père du Halde ¹. Il promettait, en même temps, de traiter le sujet plus à fond, en faisant (comme on le lui avait demandé) pour l'astronomie chinoise quelque chose de semblable à ce que Dominique Cassini avait fait pour l'astronomie indienne ².

En effet, Gaubil ne cessa depuis lors d'étudier cette matière, et de p.208 ces recherches, continuées pendant plus de trente ans, résultèrent un grand nombre de notices et de mémoires plus ou moins étendus, qu'il adressa soit au père Souciet, soit aux Académies de Paris et de Londres. Une bonne partie de ces travaux a été publiée, principalement dans le deuxième et le troisième tome des *Observations* et dans le dernier volume des *Lettres édifiantes et curieuses*. Si le tout avait été mis à la portée des savants, il n'aurait probablement rien manqué à ceux-ci pour fixer leur jugement sur la valeur de l'astronomie chinoise. En tout cas, ils auraient eu sous la main l'ensemble des éléments que la littérature chinoise peut fournir pour la solution de ce problème.

Il serait trop long d'énumérer tout ce que la correspondance du père Gaubil renferme d'écrits sur ce sujet. Contentons-nous d'indiquer les plus importants. Il avait envoyé, en France, dès 1727, le manuscrit de *l'Histoire abrégée de l'Astronomie chinoise* et le *Traité de l'Astronomie chinoise*, qui furent édités par le père Souciet, en 1732. On y trouve recueillies et discutées les observations et les découvertes célestes faites par les anciens Chinois, depuis l'époque de Yao (XXIV^e siècle avant J.-C.), jusqu'au quinzième siècle de notre ère. Il y est question, non seulement de leurs observations d'éclipses, qui ne demandaient que des yeux, mais encore et surtout des connaissances plus difficiles à acquérir qu'ils paraissent avoir eues par rapport à la longueur exacte de l'année et des saisons, au mouvement du Soleil, des planètes et même des étoiles, etc. Chemin faisant, Gaubil explique les méthodes

¹ [Souciet, Observations, etc., t. I^{er}](#) ; J.-B. du Halde, *Description de la Chine*, t. II.

² Il s'agit des remarques insérées par Cassini dans la *Relation de Siam* de La Loubère et reproduites dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* (1699).

d'observation et de calcul employées par les astronomes chinois des différentes époques. Pour ce qui est des connaissances astronomiques attribuées par les livres classiques aux fondateurs mêmes de la monarchie, c'est-à-dire aux Chinois d'il y a plus de quarante siècles, il prouve qu'elles leur ont réellement appartenu, et il en conclut à une science déjà fort au-dessus des rudiments dans cet âge reculé.

Cet ouvrage se présenta au monde savant avec une recommandation précieuse. À la fin du premier volume (tome II des *Observations*), après la permission d'imprimer du père Bretonneau, vice-provincial des jésuites de France, qui est du 14 janvier 1731, on lit l'extrait suivant d'une lettre de Cassini à l'éditeur, en date du 28 décembre 1730 :

« J'ai lu, avec attention, l'*Histoire* et le *Traité de l'Astronomie chinoise* avec les autres traités de chronologie que vous avez bien voulu me confier, et j'y ai trouvé des recherches ^{p.209} curieuses, dont j'ai été fort satisfait. Je suis persuadé que ces ouvrages méritent d'être donnés au public...

Quelque flatteur que fût ce jugement, Gaubil aurait mieux aimé autre chose. Une critique sérieuse des faits qu'il avait apportés et des conclusions qu'il croyait pouvoir en tirer lui eût été bien plus agréable que les éloges un peu vagues de Cassini. Comme il le dit plus tard, en répondant aux objections d'un savant anglais, G. Costard :

« Cela n'avait pas été envoyé de Péking en France pour être imprimé, mais pour être examiné par des hommes habiles ¹.

C'est, en effet, dans ce sens qu'il avait plusieurs fois exprimé ses intentions au père Souciet, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer :

« C'est pour Messieurs de l'Observatoire, lui avait-il dit en lui envoyant son manuscrit en 1727 ².

¹ Lettre de Gaubil au D^r Cromwell Mortimer, secrétaire de la Société royale de Londres, Péking, 2 novembre 1752, traduite en anglais dans les [*Philosophical transactions of the Royal Society*, vol. XLVIII, an. 1753, p. 309 s.](#)

² Lettre du 14 octobre 1727. Cette lettre, ainsi que le manuscrit original du *Traité de l'Astronomie chinoise* (celui-ci chargé de ratures et notes de la main du père Ét. Souciet), se trouvent actuellement dans la célèbre bibliothèque de sir Thomas Phillips, à Cheltenham (Angleterre). Le volume qui les contient (coté n° 1.909) a fait partie de la

Loin de regarder son ouvrage comme le dernier mot de la controverse, il ne cessa de faire de nouvelles recherches pour le compléter, et il en reprit toutes les parties en sous-œuvre pour les corriger ou les fortifier. De là résultèrent plusieurs écrits considérables, dont quelques-uns entièrement nouveaux.

Parmi ces derniers, citons un *Catalogue des Comètes vues à la Chine depuis 613 avant J.-C. jusqu'en 1539*. Ce morceau qu'il envoya, le 16 octobre 1737, à Nicolas Fréret, fut utilisé par Pingré, dans sa *Cométographie* (1783) ¹.

p.210 Mais celui de ces travaux de détail qui est, sinon le plus important, du moins le plus célèbre par l'usage qu'en ont fait de grands astronomes, est celui qui concerne les *Observations des Solstices et des Ombres méridiennes du Gnomon*, faites en Chine entre le douzième siècle avant et le quatorzième après J.-C. Gaubil avait donné des renseignements partiels sur ces observations dans son *Traité de l'Astronomie chinoise* ; mais il annonçait au père Souciet, le 16 septembre 1730, qu'il les étudiait encore. Elles excitaient son intérêt à juste titre, surtout à cause de la relation qu'elles pouvaient avoir avec un problème d'astronomie fondamental et alors très débattu, le changement de l'inclinaison de l'écliptique. On sait aujourd'hui que l'obliquité de l'orbite apparente du Soleil par rapport à l'équateur est en voie de diminution graduelle. Les savants de la première moitié du dix-huitième siècle étaient encore partagés sur ce point ; les uns tenaient pour la diminution, les autres pour l'augmentation progressive, quelques-uns même pour la fixité de l'obliquité de l'écliptique. Gaubil penchait vers la troisième opinion, qui était celle du père Riccioli et de

collection de manuscrits de l'ancien collège de Clermont ou Louis-le-Grand, à Paris. On sait que cette collection « incomparable » (suivant l'expression de M. Léopold Delisle), laquelle se composait de plus de 850 manuscrits précieux, fut vendue par ordre du Parlement de Paris en 1764 et adjugée au Hollandais Meerman, dont les héritiers la revendirent en 1824 ; sir Thomas Phillips en a acquis la plus grande partie. Cf. *Correspondance inédite du comte de Caylus*, publiée par M. Ch. Nisard (1877), lettres CXII, CXVIII, etc. ; L. Delisle, *Inventaire des manuscrits français de la Bibliothèque nationale*. Introduction, p. LXXXVIII (1876).

¹ C'est ce qu'affirme La Lande (*Bibliographie astronomique*, p. 559, à l'année 1783). Il ajoute que cette pièce du père Gaubil est perdue ; mais elle est à l'Observatoire, à Paris, parmi les papiers de De l'Isle (carton 153, pièce n° 8).

La Hire. Mais ses idées propres n'influencèrent jamais ses recherches ; son unique souci fut toujours de faire jaillir et briller la vérité. En examinant avec soin les observations des solstices et des ombres méridiennes conservées dans les livres chinois, il constata qu'elles tendaient toutes à confirmer la diminution graduelle de l'écliptique depuis l'époque où elles avaient été faites. Cependant, il n'osa point prendre un parti d'après cet examen personnel ; il se contenta d'en communiquer les résultats à ses correspondants de Paris, pour être soumis au jugement de l'Académie des sciences. L'*Histoire* de cette compagnie savante pour l'année 1743, contient le résumé d'une note qu'il avait adressée, dans cette vue, à Dortous de Mairan, dès 1734, en promettant plus de détails pour l'année suivante. Le rédacteur de l'*Histoire de l'Académie*, qui était Mairan lui-même, en 1743, exprime le regret que ces détails, « qui seraient d'une très grande importance », ne soient pas encore parvenus à l'Académie. Gaubil les avait envoyés, cependant. Ces détails faisaient partie d'un long manuscrit intitulé : *Recherches astronomiques sur les constellations et les catalogues chinois des étoiles fixes, sur le cycle des jours, sur les solstices et sur les ombres méridiennes du Gnomon observées à la Chine*, manuscrit que le missionnaire avait adressé, le 23 juillet 1734, à l'astronome J.-N. de l'Isle, alors à Saint-Pétersbourg, avec charge ^{p.211} de le transmettre au père Souciet, qui devait en faire part à Mairan. De l'Isle reçut le paquet en janvier 1735 et le réexpédia le mois suivant au père Souciet, après en avoir pris copie. Nous ne savons ce qu'est devenu ensuite le manuscrit original. La copie de de l'Isle, cédée avec ses autres papiers au Dépôt de la Marine, puis transportée à l'Observatoire, tomba sous les yeux du célèbre Laplace, au commencement de ce siècle. L'auteur du *Système du monde* lut le mémoire de Gaubil avec le plus vif intérêt. Il se convainquit que les observations chinoises décrites par le missionnaire étaient « précieuses, non seulement par leur antiquité, mais encore par leur exactitude », et qu'elles étaient les plus précises que l'ont ait faites avant le renouvellement de l'astronomie, et même avant l'application du télescope au quart de cercle ». En raison de cette précision, l'accord remarquable des résultats qu'elles donnaient avec

ceux qu'on déduit de la théorie de l'attraction universelle, était une confirmation frappante de cette théorie. Aussi Laplace constate avec satisfaction que ces observations, de date si ancienne,

« prouvent d'une manière incontestable les diminutions de l'obliquité de l'écliptique et de l'excentricité de l'orbe terrestre, depuis cette époque jusqu'à nos jours.

Sans doute, les astronomes n'ont plus besoin, aujourd'hui, de cette preuve ; mais elle avait son prix, il y a quatre-vingts ans. Laplace fit part de sa trouvaille au monde savant, en publiant dans la *Connaissance des Temps* pour 1809 la partie du manuscrit de Gaubil qui traite des *solstices et ombres méridiennes du Gnomon observées à la Chine*. L'avertissement placé en tête du volume annonce cet appendice comme contenant

« des observations chinoises encore inédites, et les plus anciennes dont les détails nous aient été transmis avec assez de soin pour servir de base à des calculs sur lesquels on puisse compter. M. Laplace en a déduit des solstices qui paraissent plus certains que ceux d'Hipparque et de Ptolémée...

Disons, toutefois, que ces observations n'étaient pas entièrement inédites, comme cette note le donnerait à entendre. Dès 1757, l'abbé de La Caille en avait cité les plus importantes dans son mémoire *sur la Théorie du Soleil*. Cet astronome, qui est célèbre par son merveilleux talent d'observateur, faisait déjà ressortir, lui aussi, l'exactitude des déterminations chinoises rapportées par Gaubil, et recommandait, à l'attention de ses confrères les conséquences qu'il p.212 en dégagait et qui sont les mêmes que Laplace en a tirées plus tard. La Caille avertit que les mesures du gnomon qu'il publie lui ont été fournies par de l'Isle. Il a donc pu exploiter, non seulement le travail envoyé en 1734, mais encore d'autres éclaircissements que De l'Isle a reçus depuis, notamment en 1748. Ces informations complémentaires de Gaubil se rapportaient surtout aux observations solsticiales et méridiennes de Cocheou-King, astronome de l'empereur mongol Khoubilay (1279 ap.

J.-C.). Ce sont précisément les observations que la Caille a utilisées, et que Laplace regarde aussi comme les plus remarquables. En adressant une nouvelle copie révisée à son principal correspondant à Paris, le 30 novembre 1748, Gaubil lui annonce qu'il a découvert, en 1747, l'emplacement où observait Cocheou-King ; il fixe la latitude du lieu à 39° 50' 13", c'est-à-dire à 4' 47" sud de la maison des jésuites français à Péking ¹.

VI

@

Nous avons déjà nommé plus d'une fois Joseph-Nicolas De l'Isle. Il est temps de faire connaître l'origine des relations de Gaubil avec cet astronome, qui fut son correspondant le plus assidu après le père Souciet, et qui contribua, plus que personne, à le stimuler et à l'encourager dans ses épineuses recherches sur l'astronomie chinoise.

J.-N. De l'Isle, frère du géographe Guillaume Delisle, a rendu à la science du ciel des services considérables, un peu oubliés peut-être, et qu'on apprécierait mal, si on en jugeait d'après les rares écrits qu'il a publiés.

« Personne, dit Lalande, qui fut son élève, n'a plus travaillé que lui sur l'histoire et sur toutes les branches de l'astronomie, n'a plus contribué à ses progrès par ses recherches et sa correspondance, par les observations qu'il a faites, et les élèves qu'il a formés...².

p.213 De l'Isle explique lui-même, dans plusieurs de ses lettres, l'origine de son goût pour les études chinoises.

¹ Fréret avait également reçu de Gaubil, avec une lettre du 16 octobre 1737, les *Observations des solstices faites en Chine de 655 avant Jésus-Christ à 1280 après Jésus-Christ avec les hauteurs méridiennes des gnomons*. Ce manuscrit est aussi à l'Observatoire (Collect. De l'Isle, cart. 153, p. 2.)

² *Astronomie*, par Jérôme Le Français (La Lande), 3^e édit., 1792, t. I^{er}, n° 547. La Lande a encore donné une curieuse notice sur la vie et les travaux de son maître dans le *Nécrologe des hommes illustres de France, par une Société de gens de lettres*, année 1770, p. 1-86. De l'Isle était mort en 1768.

« Ce fut, écrit-il en 1738 au père Ét. Souciet, un Père de votre Compagnie, professeur de théologie à Caen, qui me donna, il y a environ vingt-cinq ans, la première pensée d'étudier l'ancienne astronomie chinoise, en me demandant mon sentiment sur la réfutation de la chronologie chinoise par le père Hardouin (*Chronologie de l'Ancien Testament*, 521).

Il se mit donc quelque temps sous la direction d'un Chinois chrétien, Arcadio Hoang, que Mgr de Lionne avait amené de Chine à Paris, et commença avec son secours

« à tirer des livres chinois quelques connaissances de l'ancienne astronomie chinoise, principalement pour retrouver les anciennes observations dont les jésuites avaient parlé.

Naturellement, il accueillit avec le plus vif intérêt les premières recherches du père Gaubil, dont le père Souciet lui fit part avant la publication.

Ce désir de connaître l'ancienne astronomie chinoise tenait, chez de l'Isle, à un grand projet qu'il avait formé dès 1713, d'un *Traité complet d'astronomie*, où il voulait faire entrer, comme il le confia au père Gaubil : 1° l'histoire de l'astronomie, 2° le recueil de toutes les observations, rangées suivant l'ordre des temps et des lieux, 3° « l'usage de ces observations dans l'établissement de tous les points de l'astronomie, non seulement suivant les meilleures méthodes inventées et pratiquées jusqu'à présent, mais encore par de nouvelles méthodes plus convenables ¹ ».

En vue de cet ouvrage gigantesque, il amassa pendant plus de cinquante ans une quantité prodigieuse de documents, imprimés ou manuscrits. Mais le zèle de collectionneur est rarement accompagné du talent de mettre en œuvre les matériaux réunis. Peut-être ce talent manqua-t-il à De l'Isle. Il faut ajouter que son cours d'astronomie au Collège de France, ses fréquentes observations, enfin sa vaste

¹ Lettre aux pères Gaubil, Kögler et Slavicek, de Saint-Pétersbourg, 1^{er} décembre 1733 (39 pages in-folio dans la copie).

correspondance, devaient nécessairement lui laisser peu de temps pour la composition. Quoi qu'il en soit, quatre-vingts années de vie, durant lesquelles il jouit presque toujours d'une santé de fer, ne lui suffirent pas pour exécuter son plan. On peut regretter qu'il n'ait pas plus souvent exploité ses trésors au moins sous la forme provisoire, mais si utile, de *Mémoires* ou de *Communications* aux Académies dont il était membre. Ses collègues lui en firent souvent p.214 des reproches, dont on a un écho, académiquement étouffé sous un compliment, dans l'*Histoire* de l'Académie des sciences pour 1757. De fait, beaucoup des observations de toute sorte qu'il a recueillies auraient grandement aidé à l'avancement des sciences, si elles avaient été livrées aussitôt à la publicité ; au lieu qu'enfouies dans ses cartons, elles n'ont pas tardé à être dépassées et ont fini par n'avoir plus qu'un intérêt historique. Plusieurs des travaux que le père Gaubil lui a envoyés ont partagé ce fâcheux sort.

Ce n'est pas que De l'Isle voulût jouir seul de ses collections, à la manière d'un avare ; car il les ouvrit souvent à des collègues, qui y ont puisé peut-être plus qu'ils n'ont daigné l'avouer dans leurs ouvrages. Il finit, en 1755, par mettre ses richesses à la disposition de tous les savants, en léguant au *Dépôt des cartes, plans et journaux de la Marine* « tous ses livres imprimés et tous ses manuscrits sur l'astronomie et la géographie, la chronologie, etc., rangés en bon ordre, avec des catalogues et des notices suffisantes pour tel usage qu'on voudra en faire ¹. »

Cette collection, aujourd'hui partagée entre le Dépôt de la Marine et l'Observatoire, offre une belle preuve du haut prix qu'il attachait aux travaux des savants jésuites de son temps, notamment des missionnaires et par rapport à l'astronomie :

« Ce sera principalement dans cette bibliothèque, écrit-il lui-même à Gaubil en parlant de sa collection, que l'on pourra

¹ C'est ce qu'il apprend à Gaubil, de Paris, le janvier 1756. Il ajoute : « J'ai prié plusieurs astronomes de l'Académie d'en prendre connaissance (de ces recueils), afin de s'en servir, tant de mon vivant qu'après ma mort. » La Lande a signalé les principaux documents astronomiques de la collection de De l'Isle, dans le livre II de son *Astronomie* et dans sa *Bibliographie astronomique* (Paris, 1803).

voir combien les RR. PP. de votre Société, et en particulier les habiles missionnaires comme vous, mon Révérend Père, et vos collègues, avez contribué à l'avancement de l'astronomie par vos recherches dans les pays où le zèle de la religion vous a conduits.

C'est ce qu'on peut voir surtout dans la volumineuse correspondance qui forme la partie la plus intéressante de cette vaste collection. On y retrouve, d'abord, mêlées aux lettres des principaux savants de l'Europe, toutes celles que De l'Isle a reçues, en plus de quarante ans (1726-1766), des jésuites français de la Chine et de l'Inde. Ces lettres sont le plus souvent accompagnées d'observations ou de mémoires d'astronomie, de géographie, etc., et De l'Isle a eu soin d'y joindre les copies ou p.215 minutes des lettres qu'il avait écrites lui-même à ces correspondants lointains. En outre, ses cartons conservent une grande partie des correspondances échangées par ces missionnaires, soit avec leurs confrères d'Europe, soit avec d'autres savants. En effet, De l'Isle avait su se faire donner, après la mort du père Étienne Souciet, la plupart des nombreuses lettres que ce Père avait reçues des missions, notamment de la Chine, dans les années 1729-1736 ; en 1749, il avait acheté des héritiers de Fréret les lettres assez abondantes aussi et souvent enrichies de longues dissertations, qui avaient été envoyées à cet érudit par les pères Parrenin, Régis, de Prémare, de Mailla, de Gollet et Gaubil, et il y avait ajouté une copie des lettres écrites par Fréret lui-même à ces jésuites de Chine.

Enfin, il avait obtenu communication de presque tous les travaux adressés par les jésuites missionnaires, surtout de Chine, aux rédacteurs des *Lettres édifiantes et curieuses* et des *Mémoires de Trévoux*, pendant le dix-huitième siècle, et il avait pris copie de tout ce qui se rapportait de près ou de loin à ses études ¹.

¹ Pour ce qui concerne les lettres des missionnaires dispersées dans la collection de De l'Isle, nous aimons à reconnaître le secours que M. L. Lalanne, de la Bibliothèque de l'Institut, nous a donné au début de nos recherches, tant par des indications orales, que par le précieux ouvrage qu'il a publié en collaboration avec M. Bordier : *Dictionnaire des autographes volés aux bibliothèques publiques*.

De l'Isle mit un zèle particulier à recueillir les écrits du père Gaubil, et peu s'en faut qu'il n'ait accaparé, soit en original, soit en copie fidèle, tout ce que ce missionnaire a envoyé en Europe. Gaubil se prêta volontiers à l'aider en cela ; cependant, à la fin, il dut penser que son correspondant conservait trop ses manuscrits ; car, pour la plupart, l'entrée dans la collection de l'astronome fut un enterrement. Il n'en continua pas moins jusqu'à ses derniers moments à lui écrire, par toutes les occasions, de longues lettres pleines d'observations savantes, et à lui envoyer tous les ouvrages où il condensait les résultats de ses laborieuses recherches.

Par le fait, De l'Isle ne laissa pas que de lui rendre de grands services. Les rapports entre le missionnaire et l'astronome avaient dû commencer à Paris. Toujours est-il qu'en 1724 et 1725, ils échangeaient déjà quelques observations astronomiques et géographiques. De l'Isle observait alors au grand Observatoire de Paris. En 1726, il fut appelé à Saint-Pétersbourg pour y organiser un ^{p.216} observatoire impérial, et il y resta jusqu'en 1746. C'est durant ce séjour que ses relations avec le père Gaubil devinrent plus fréquentes. Il avait commencé, en 1729, par s'adresser au père Ignace Kögler, président du tribunal astronomique de Péking, pour lui demander un échange de communications scientifiques. En 1731 et 1732, il renouvela sa demande par deux longues lettres, adressées à tous les jésuites de Péking, et qui contenaient, outre les questions sur lesquelles il désirait des éclaircissements, un intéressant aperçu des travaux les plus récents des astronomes d'Europe et un certain nombre d'observations personnelles. Ceux des missionnaires qui s'occupaient le plus d'astronomie, les pères Kögler, Slavicek et Gaubil, s'empressèrent de répondre à ces avances obligeantes. Notre missionnaire français, à qui s'adressaient spécialement les questions de De l'Isle, y satisfit amplement en 1732.

Ce qui lui avait fait le plus de plaisir dans la lettre de l'astronome, c'étaient les détails sur les travaux européens. Il l'en remercie chaudement et le prie de continuer ce bon office :

« En nous faisant part, ajoute-t-il, de ce qui se fait en Europe pour les sciences, vous nous aiderez à être ici utiles aux pauvres chrétiens.

Gaubil veut dire qu'en mettant les missionnaires de Péking au courant des progrès de la science d'Europe, et les aidant ainsi à perfectionner leurs propres connaissances et leurs méthodes d'observation, De l'Isle les aidait par là même à soutenir leur prestige comme savants, prestige auquel l'existence de toute la mission était attachée. Le même sentiment se traduira dans une lettre du 13 juin 1734, où, remerciant l'astronome de son zèle à ramasser pour lui des observations, Gaubil écrira :

« Ce n'est pas une petite peine pour vous..., mais souvenez-vous, Monsieur, qu'en cela vous rendez service à la religion ; et si nous ne faisons pas ici actuellement de grandes conversions, nous avons au moins la consolation de voir que nous soutenons encore la religion, et si l'empereur ne la détruit pas entièrement, c'est qu'il veut bien encore nous laisser ici (à Péking).

Nous aimons à penser que l'astronome était capable de comprendre ce langage et qu'il ne fut pas insensible aux nobles motifs par lesquels le missionnaire le stimulait. Ce qui est sûr, c'est qu'il continua de servir à Gaubil ses utiles informations et lui fournit jusqu'à la mort ce genre de secours que le Père avait inutilement espéré de l'Observatoire de Paris. Il le fit avec une rare ^{p.217} complaisance ; car il n'a guère laissé passer une année, de 1732 à 1758, sans écrire à Gaubil de longues lettres, remplissant jusqu'à trente et quarante pages in-folio et contenant, avec des observations astronomiques recueillies de toutes parts, d'abondants détails sur les nouvelles publications astronomiques et sur les progrès réalisés, soit dans les théories, soit dans les méthodes et les instruments de la science du ciel.

Le missionnaire paya largement de retour cette correspondance si intéressante pour lui. En outre de ses propres observations de chaque année, il réserva à De l'Isle la première communication de tous ses travaux, non seulement sur l'histoire de l'ancienne astronomie chinoise,

mais encore sur la chronologie, sur la géographie de la Chine et des pays voisins, etc., et il en entreprit plus d'un uniquement pour satisfaire aux vœux de ce correspondant dévoué.

De l'Isle le pressa surtout pour les anciennes observations chinoises :

« Je ne vous demande, lui écrit-il le 7 novembre 1747, je ne vous demande pas moins qu'une histoire céleste entière de toutes les observations qui peuvent se trouver dans les livres chinois.

C'était toujours en vue de son grand ouvrage qu'il faisait cet appel ; car, comme il s'en explique dans une autre lettre (1^{er} décembre 1733), de cette astronomie orientale il espérait tirer bien des lumières, non seulement pour l'histoire proprement dite de l'astronomie, mais encore pour l'établissement des périodes des mouvements célestes par les plus anciennes observations.

« Je ne suis pas encore sûr, ajoute-t-il, de l'utilité dont y pourront être toutes les observations des planètes que vous avez tirées jusqu'ici des anciens livres chinois ; mais par le peu que le père Souciet a dit dans son premier recueil (*Observations*, t. I^{er}), d'après vous, des observations du Soleil et des étoiles fixes, je ne peux pas m'imaginer que l'on ne puisse en tirer autant et plus d'utilité pour l'établissement de leurs théories que des observations anciennes d'Hipparque et de Ptolémée, etc.

On a vu comment la justesse de ce sentiment a été corroborée par Lacaille et Laplace.

Nous avons déjà indiqué quelques-uns des mémoires par lesquels Gaubil répondit aux désirs exprimés par De l'Isle. Ajoutons-y un grand catalogue d'observations astronomiques extraites des livres chinois et allant de l'an 147 avant J.-C. jusqu'à la fin de la dynastie des Yuen (1367 après J.-C.). Il l'expédia, le p.218 8 novembre 1749, avec un long travail sur les principes et les formes diverses du calendrier chinois

entre les années 104 avant J.-C. et 1281 après J.-C., ainsi que des *Tables et préceptes pour réduire les jours chinois aux juliens* ¹.

De l'Isle reçut le tout à Paris, le 5 octobre 1749. Le père Gaubil avait envoyé en même temps à un autre de ses correspondants académiciens, Mairan, un *Abrégé de l'Histoire de l'Astronomie chinoise depuis l'an de Jésus-Christ 1368 jusqu'à l'entrée des jésuites au tribunal des mathématiques*. Ce travail, qui est encore inédit, faisait suite à *l'Histoire de l'Astronomie chinoise*, publiée par le père Souciet en 1732. Il est intéressant surtout, par la relation détaillée des circonstances qui amenèrent les souverains de Chine à confier la direction de leur astronomie officielle aux missionnaires jésuites. Gaubil, qui s'occupait déjà de ce travail en 1734, écrivait le 31 août de cette année au père Souciet :

« Entre plusieurs choses qui m'ont porté à continuer l'histoire critique de l'astronomie jusqu'au temps du père Verbiest, il y en a deux qui ont prévalu : la première est l'intérêt de la religion qu'on voit manifestement par là être plantée et conservée à la faveur de l'astronomie ; et on ne saurait assez louer et imiter le travail immense et le zèle de nos premiers Pères. On ne comprend pas bien comment, sans miracle, ils purent, dans si peu de temps, venir à bout de faire de si grandes choses. La seconde chose, qui m'a encore surtout déterminé, est l'occasion que ce travail m'a donné d'expliquer clairement plusieurs articles, que je n'avais pu jusqu'ici développer, faute de temps ou de livres ou de secours...

Le père Gaubil, si bon juge en la matière et si sincère toujours, a exprimé plus d'une fois son admiration pour les travaux scientifiques de ses prédécesseurs dans la mission de Péking. D'autre part, il s'est trouvé, on le sait, des esprits assez étroits pour leur reprocher ces travaux mêmes, comme si c'était « faire injure à Dieu et à la religion »

¹ Ces écrits sont à l'Observatoire. (Collect. De l'Isle, cart. 153.) Gaubil avait déjà envoyé une rédaction des deux derniers à Fréret en 1737 ; il offrit le premier à la Société royale de Londres en même temps qu'à De l'Isle.

que de vouloir se servir de ces « moyens humains et matériels » pour introduire l'Évangile et convertir les âmes des païens. Gaubil, lui, n'hésite pas à affirmer, non seulement que « c'est à l'astronomie que la religion doit son entrée dans la Chine », mais encore que « sans l'astronomie elle en serait bannie ^{p.219} depuis longtemps. » Toutefois, il rappelle aux détracteurs que les jésuites ne se sont pas bornés à ces moyens humains. C'est ainsi qu'après avoir parlé de l'ouvrage sur les éclipses, composé par le père Adam Schall pour les Chinois, il observe :

« Outre ses livres d'astronomie, ce Père fit d'excellents livres en chinois sur la religion, et ceux qui, en Europe, ont fait part au public des livres des jésuites, en chinois, sur les sciences, sans dire un seul mot de ceux qu'ils ont faits en chinois pour la religion, auraient bien pu parler de ces derniers livres ; mais ils avaient leurs raisons pour n'en rien dire. D'autre que des jésuites l'ont fait, et ont reconnu que les jésuites en Chine ont fait leur capital de tâcher de remplir les devoirs de l'état de missionnaire ¹.

Rien de plus vrai.

Pour revenir à l'*Histoire de l'Astronomie chinoise*, il est inutile de dire que De l'Isle prit copie du fragment envoyé à Mairan ². Cependant, il s'intéressait surtout aux recherches que le missionnaire poursuivait sur les parties plus anciennes de cette histoire, où devaient se trouver les observations les plus précieuses, en raison de leur ancienneté même. Gaubil termina, en 1754, ses études sur les premières périodes, comprenant les vingt ou vingt-deux siècles écoulés depuis les commencements réputés historiques de la monarchie jusqu'à la dynastie des Han (206 avant J.-C.). Son travail, approuvé à Péking par les pères Benoist, Amiot et de la Charme, dans les premiers jours de juillet 1754, fut expédié par lui, la même année, en deux exemplaires,

¹ [Histoire de l'Astronomie chinoise](#), (dans les *Lettres édifiantes* de l'édition du *Panthéon littéraire*, t. III, [p. 485.](#))

² Cette copie est à l'Observatoire. (Collection De l'Isle, cart. 153, p. n° 6.)

dont l'un adressé à De l'Isle, et l'autre à Dortous de Mairan qui se chargeait de l'offrir à l'Académie des sciences.

En 1750, cette Société, sur la proposition de J. De l'Isle, avait inscrit le père Gaubil parmi ses correspondants en titre. La modestie du missionnaire ne s'était pas soumise sans peine à cet honneur, qui n'était, certes, pas au-dessus de son mérite ; il avait fallu que De l'Isle, pour lui faire accepter son diplôme, lui représentât qu'il ne s'agissait que de faciliter la publication de ses travaux dans les Mémoires de l'Académie. En effet, ce corps savant avait décidé, en 1744, de consacrer désormais quelques-uns de ses volumes aux ^{p.220} mémoires de ses associés étrangers et de ses correspondants. L'académie reçut le manuscrit de Gaubil en 1755 et chargea aussitôt deux de ses membres les plus compétents et tous deux amis du Père, De l'Isle et La Caille, de le lire, pour en proposer l'impression, s'il y avait lieu. Il nous est pénible de voir que le correspondant ordinaire du père Gaubil fit traîner cette formalité. Il écrit lui-même assez naïvement au missionnaire qu'il « ne se pressait point », parce qu'il attendait la suite que Gaubil avait promise. C'était peut-être une manière de *presser* l'auteur. Par le fait, De l'Isle était surtout impatient de recevoir cette suite, qu'il réclamait avec insistance depuis plusieurs années. C'était là que Gaubil devait reprendre à nouveau l'histoire de l'astronomie chinoise, depuis la fin du troisième siècle avant, jusqu'au milieu du quatorzième siècle après Jésus-Christ ; là qu'il devait surtout donner le résultat définitif et complet de ses recherches sur Ko-cheou-king, le fameux astronome du temps de Khoubilai-Khan. De l'Isle réservait déjà une large place, dans son ouvrage projeté, aux observations de cet astronome chinois, dont les communications précédentes du père Gaubil lui avaient fait sentir l'importance. Il comptait en tirer grand parti, surtout en les rapprochant des observations faites à la même époque par les astronomes arabes, notamment par Nasir-Eddin. Gaubil promettait encore d'aider à cette comparaison, en lui procurant des tables astronomiques d'origine persane ou arabe, qui avaient été traduites en chinois sous les empereurs mongols. Enfin, le 14 novembre 1757, le missionnaire

annonçait à son correspondant que ce grand travail était achevé ; il n'attendait, pour l'envoyer à Paris, qu'un mot de l'astronome, dont il n'avait pas de nouvelles depuis deux ans. De l'Isle s'empressa de répondre qu'il « attendait ce travail avec impatience » ; mais quand cette réponse parvint à Péking, probablement Gaubil n'était plus. Nous ne savons ce que ses confrères ont fait de son manuscrit après sa mort. De l'Isle n'aura pas manqué de le demander ; mais nous ne le retrouvons pas dans ses papiers.

En attendant, la première et la troisième partie de *l'Histoire de l'astronomie chinoise*, qu'il possédait depuis longtemps, continuaient à dormir dans ses cartons. Ce ne fut qu'en 1783, vingt-quatre ans après la mort de Gaubil et quinze ans après celle de son correspondant trop conservateur, que le premier de ces deux écrits parut au jour, non dans les recueils de l'Académie des sciences, p.221 mais dans le seizième volume des *Lettres édifiantes et curieuses* de la nouvelle édition du père de Querbœuf ¹.

VII

@

C'est dans cette publication qu'il faut chercher la pensée dernière de Gaubil sur la science du ciel chez les Chinois antérieurement au troisième siècle avant notre ère. Plusieurs ont trouvé son appréciation trop favorable ; on lui a surtout fait un reproche d'avoir accordé à la Chine, 1.100 et même 2.300 ans avant Jésus-Christ, des connaissances astronomiques qu'on ne rencontre guère, chez les nations les plus savantes de l'antiquité, que deux siècles au plus avant l'ère chrétienne. Nous n'avons pas à le défendre contre ces critiques, dont il se serait facilement consolé. En effet, son but n'a jamais été de faire triompher une thèse en faveur de la science chinoise ; toute autre préoccupation que

¹ Il y a bien des fautes aussi dans cette publication, surtout des phrases mal coupées, qu'on ne peut comprendre qu'en changeant la ponctuation. Le manuscrit autographe de Gaubil est à l'Observatoire. (Collect. De l'Isle, cart. 153.)

celle de mettre la vérité en relief, à l'aide des faits et des documents authentiques fidèlement présentés dans leur ensemble, lui était absolument étrangère ; enfin, il a toujours songé beaucoup moins à établir des conclusions dans cette question difficile, qu'à fournir des matériaux solides à ceux qui voudraient l'étudier après lui. Gaubil est parfaitement sincère, quand il écrit dans son avertissement préliminaire :

« Ce que nous pouvons faire ici de mieux est d'envoyer des mémoires (documents) tirés des livres chinois. Les savants d'Europe et surtout les membres de l'Académie voient bien mieux que nous ce qu'on en peut tirer d'utile au progrès des sciences ; ils voient aussi mieux que nous ce qu'on doit penser des auteurs européens dont les uns me paraissent trop louer la nation chinoise, et les autres me paraissent la trop mépriser ; peu ont pris le juste milieu.

Au reste, les conclusions que le modeste et savant missionnaire a posées avec toutes ces réserves, peuvent encore très bien se soutenir. Elles ont eu, jusqu'aujourd'hui, des adhérents dont l'autorité balance, croyons-nous, celle des contradicteurs. Il suffit de nommer parmi les premiers, des astronomes tels que Laplace et J.-B. Biot, des critiques et des érudits tels que Fréret et M. Legge, le traducteur des livres classiques de la Chine.

p.222 Les adversaires ou bien ont mis en doute l'authenticité des observations qui témoigneraient de la science astronomique des anciens Chinois, ou se sont efforcés d'en réduire la valeur et la portée.

À l'Anglais Costard, qui employait le premier genre d'arguments, en 1747 ¹, Gaubil se contentait de répondre en le renvoyant à son *Histoire de l'Astronomie chinoise* révisée qu'il espérait faire bientôt paraître :

¹ Voir *A letter from the Rev. G. Costard to the Rev. Th. Shaw concerning the Chinese chronology and astronomy*, du 2 mars 1747, publiée dans les [Philosophical transactions de la Société royale, année 1747, p. 476-492](#). Costard suspectait fort la bonne foi des Chinois, et un peu celle des missionnaires jésuites ; quant à ce dernier point, Gaubil ne jugea pas ses insinuations dignes d'être réfutées. Sa réponse est dans la lettre à Mortimer, du 2 novembre 1752. ([Philos. trans., an. 1753, p. 309-317.](#))

« Là, disait-il, M. Costard trouvera la solution de ses doutes...
Quand ce Monsieur aura examiné ce qu'il y a de réel dans
l'antiquité et la manière d'arriver à la connaissance de
l'ancienne histoire et astronomie, ses doutes s'évanouiront.

Cette assurance du missionnaire n'était pas de la présomption. Sa « manière d'arriver à la connaissance de l'ancienne astronomie chinoise » est vraiment faite pour inspirer la confiance ; car elle consiste à s'appuyer sur des documents qui, s'ils ne sont pas, sous leur forme actuelle, contemporains des observations relatées, représentent au moins des traditions authentiques sur ce sujet. La créance que Gaubil accorde à ces témoignages chinois n'est rien moins que de la crédulité ; elle était fondée sur une critique approfondie des sources. Ce qui le prouve, entre autres faits, ce sont les jugements motivés par lesquels il élimina comme fausses plusieurs observations rapportées dans les livres chinois et admises avant lui par d'autres interprètes moins instruits ou moins judicieux. C'est ainsi qu'il rejeta toujours la fameuse *conjonction* des cinq planètes (Saturne, Jupiter, Mars, Vénus et Mercure), que les astronomes du temps de l'empereur Tchien-hio (vers 2500 avant J.-C.) auraient vues réunies dans la constellation Che (des Poissons), le premier jour du printemps chinois, où le Soleil et la Lune étaient également en conjonction au 15^e degré du signe du Verseau. Cette observation avait été relatée par divers écrivains chinois, signalée d'après eux par les pères Martini et Couplet, admise comme réelle par d'autres savants missionnaires, par exemple le père de Mailla, qui la rapportait à l'an 2449 avant Jésus-Christ, et, en Europe, par d'éminents astronomes, comme Dominique Cassini et Kirch, qui en calculèrent la date, l'un à p.223 2249, l'autre à 2012, enfin enregistrée comme donnée chronologique par des érudits tels que le père Ét. Souciet et Fréret. Cependant elle n'est, au jugement de Gaubil, qu'une pure fiction de quelques astronomes ou astrologues chinois, tous postérieurs au troisième siècle avant notre ère, et elle ne saurait être vérifiée suivant les conditions indiquées. Ce problème fut un des premiers sur lesquels s'exerça la critique sagement indépendante du

jeune missionnaire ; il l'avait traité dès 1724 dans ses lettres au père Souciet ; il envoya de savantes notes sur le même sujet à l'académicien Dortous de Mairan en 1728, à Fréret, etc., sans parler de ce qu'on lit dans son *Traité de la chronologie chinoise* et dans son *Histoire de l'Astronomie* ¹.

De même, pour beaucoup d'autres observations attribuées à des époques très anciennes par quelques auteurs chinois, surtout de la secte des *tao-sse* (disciples de Lao-tse), Gaubil a montré qu'elles avaient été inventées après coup et placées à l'aide de calculs rétrogrades, pour le besoin de certaines chronologies fabuleuses. Il savait, du reste, par son expérience personnelle, avec quelle réserve il fallait accueillir les données fournies par les astronomes chinois.

« Au mois de mars passé, écrit-il au père Souciet, le 25 octobre 1725, la Terre, Vénus, Mercure, Jupiter s'approchaient assez. Les mathématiciens chinois, trouvant je ne sais quel rapport du lien de ces planètes avec celui de Saturne, du Soleil et de la Lune, ont mis dans leur placet à l'empereur que les sept planètes ont été en conjonction ; l'empereur l'a dit dans ses édits, et on l'a mis dans les mémoires pour l'histoire (officielle). Le père Kögler (président du tribunal astronomique) a eu beau protester... Du temps de Tchuen-hio ce fut peut-être la même chose.

Toujours en garde pour ne point accueillir les témoignages chinois sans contrôle, Gaubil n'avait, néanmoins, nul goût pour le scepticisme trop commode qui rejette aussitôt ce qu'un examen plus ou moins superficiel lui a rendu suspect. Il était donc bien persuadé, et l'a dit plus d'une fois, que les historiens modernes de la Chine attribuaient à leurs premiers ancêtres, notamment à leur grand empereur Yao, des connaissances astronomiques qui p.224 n'appartiennent qu'aux âges plus récents de la civilisation chinoise. Mais il ne se croyait pas, pour cela,

¹ La fausseté de cette *conjonction* avait déjà été signalée par le père de Visdelou dans une lettre au père Hardouin (Gaubil, *Observations sur un mémoire de Fréret*, publiées dans le [Magasin encyclopédique, 1797, t. XIII, p. 171 s.](#)), par le père Slavicek, dans une lettre du 25 août 1723, etc.

en droit de nier tout ce qui est attesté en cette matière par les monuments les plus vénérables de l'histoire chinoise, tels que le *Chou-King* et d'autres débris authentiques de la tradition antérieure au grand incendie des livres ordonné par Tsin-chi-hoang (213 avant J.-C.). On lui a objecté la couleur légendaire que présentent parfois ces derniers documents, en particulier dans les récits où ils relatent les plus anciennes observations astronomiques, celles de Yao. Mais Gaubil a montré, d'abord, que des circonstances qu'on a traitées de fabuleuses, dans ces récits, étaient parfaitement conformes au génie et aux mœurs de la nation chinoise. Puis, il a fait observer que la substance d'un récit peut être vraie sans que tous les détails le soient. Tel est le cas, si l'on veut, pour les observations que le *Chou-King* attribue à Yao. C'est par ces réponses, dont, au reste, nous nous contentons d'indiquer le fond, que le père Gaubil dissipa l'incrédulité d'un critique aussi difficile que Fréret, au sujet de la fameuse éclipse du vingt-deuxième siècle avant notre ère. Ce sont les mêmes que donne encore aujourd'hui le savant traducteur des « livres sacrés » de la Chine, M. James Legge, qui admet comme Gaubil l'authenticité des plus anciennes observations consignées dans les monuments chinois ¹. Ces réponses ont donc une sérieuse valeur.

Nous nous arrêterons moins sur la seconde classe des objections faites aux conclusions de l'historien de l'astronomie chinoise. S'il paraît incontestable que les Chinois ont fait des observations du ciel, depuis les temps les plus reculés, d'autre part, apprécier le mérite de ces observations, définir le degré de véritable science astronomique qu'elles supposent et mesurer exactement leurs résultats, est chose beaucoup plus difficile, et peut-être impossible avec les maigres documents qui restent. C'est ce que Gaubil déclarait tout le premier. Nous

¹ Parlant, par exemple, des indications données par l'empereur Yao (2300 avant Jésus-Christ) pour trouver les équinoxes et les solstices, M. Legge écrit : « La forme dans laquelle les instructions sont données, et d'autres choses dans le Canon, (le chapitre du *Chou-king* où ces instructions sont relatées) sentent, en effet, la légende, et je n'ai pas prétendu qu'il faille le recevoir sous sa forme présente comme un document contemporain du règne de Yao. Mais j'ai soutenu que le rédacteur avait devant lui d'anciens documents. » (*The sacred books of China translated*, vol. I, introd., p. 25 ; Oxford, 1879.)

n'examinerons donc pas s'il n'a pas eu trop bonne opinion de p.225 l'astronomie des anciens Chinois. S'il s'est trompé en cela, son erreur a été partagée par des juges très autorisés. Nous devons seulement dire quelques mots du principal argument de ses contradicteurs. Ils font remarquer que, dans les mêmes livres où Gaubil trouve les observations dont il se prévaut, il y a bien des preuves d'une grande ignorance de l'astronomie même élémentaire. De plus, Gaubil reconnaît que, non seulement après l'incendie des livres, mais déjà auparavant, vers le milieu du troisième siècle avant J.-C., les Chinois avaient « oublié » presque toute la science astronomique de leurs ancêtres. Or, un oubli si complet ne serait-il pas inexplicable, surtout chez un peuple qui, d'après ses traditions, aurait toujours attaché une si grande importance à l'astronomie et n'aurait jamais cessé de la cultiver ? Enfin, certaines connaissances délicates que Gaubil croit devoir admettre chez les anciens Chinois, par exemple la notion de la précession des équinoxes, qu'il accorde non seulement à Lu-pou-ouey (troisième siècle avant J.-C.), mais encore à Tcheou-kong (douzième siècle avant J.-C.), ne peuvent être que le fruit d'un ensemble de recherches et de calculs absolument étrangers au génie routinier des Chinois et dont, en tout cas, il n'existe aucune trace dans leurs livres ¹.

Gaubil n'a pas ignoré ces difficultés ; car il est à noter qu'il a fourni presque toutes leurs armes aux adversaires aussi bien qu'aux avocats de l'astronomie chinoise. Mais il en énervait la force, d'abord par la manière dont il expliquait l'origine des connaissances astronomiques de la Chine primitive. Pour lui ce n'étaient pas des connaissances acquises, à proprement parler :

« Je crois, écrit-il, que les fondateurs de l'empire (chinois) avaient des premiers patriarches, ou même de Noé, bien des connaissances sur l'astronomie. J'ai bien de la peine à me persuader que les Chinois, sur leurs propres observations et

¹ Ces difficultés ont été développées avec un talent et une science dont l'éloge n'est plus à faire, par M. Th.-H. Martin, dans son Mémoire sur la connaissance de la précession des équinoxes chez les anciens avant Hipparque (*Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions*, 1^{re} série, t. VIII.)

réflexions, aient pu venir à bout d'avoir les connaissances supposées dans ce que dit l'empereur Yao, et dans ce que dit le *Chou-King* sur l'éclipse du Soleil ¹. »

« Nous devons conclure, » dit-il encore en répondant à Costard, « que nos ancêtres ^{p.226} possédaient plusieurs sortes de connaissances, reçues des patriarches et transmises aux Chinois. Sans ces sortes de connaissances et ces traditions, par les seules observations, les Chinois ne pouvaient faire ce qu'ils firent d'abord.

De pareilles idées ne sont guère en faveur dans notre siècle rationaliste. Il faudra bien, néanmoins, y revenir, croyons-nous, si l'on veut expliquer ce grand fait historique que les découvertes contemporaines tendent à mettre de plus en plus en lumière. Ce fait, c'est que, chez les peuples où nous pouvons remonter le plus loin le cours de l'histoire, c'est-à-dire non seulement chez les Chinois, mais encore chez les Assyro-Babyloniens et surtout chez les Égyptiens, la civilisation se montre, dès le principe, à un haut degré, comme si elle avait été créée toute d'une pièce dans un état relativement parfait, sans avoir à passer par les degrés inférieurs.

Quoi qu'il en soit, l'explication de Gaubil permet de concevoir comment les connaissances des Chinois primitifs ont pu et même dû se perdre assez promptement chez leurs descendants ; car tel est le sort naturel des connaissances qui ne reposent que sur la tradition, et les anciens astronomes de la Chine, aussi peu portés à la spéculation que leurs successeurs modernes, ne paraissent pas s'être préoccupés beaucoup de donner à leur science reçue des ancêtres une base plus profonde et plus ferme par la réflexion et l'induction scientifique. Gaubil ajoute une autre raison du déclin de l'astronomie primitive chez les Chinois, à savoir, le développement de l'astrologie ; car celle-ci a toujours eu en Chine, comme ailleurs, une fortune bien plus grande que la véritable science du ciel dont elle est la contrefaçon.

¹ [Histoire de l'Astronomie chinoise, édit. citée, p. 461.](#)

« Par ce qui reste de l'ancienne astronomie, dit fort justement notre missionnaire, et par ce qui reste des livres sur d'autres sujets, on voit que l'étude de l'astrologie devait nécessairement arrêter les progrès de la vraie astronomie.

Enfin, il n'y a pas jusqu'à la musique qui n'ait contribué au même résultat. En effet, il fallait joindre l'étude de la musique à celle de l'astronomie :

« On supposait un grand rapport entre la musique et l'astronomie, et cela est évident par ce qui reste de l'ancienne musique. Les Chinois, surtout les astronomes, en cherchaient la théorie... Chaque saison avait sa musique, ses instruments : on y trouvait une intercalation, et on cherchait le rapport avec la lune intercalaire. Les nombres, pour la musique, étaient supposés relatifs aux nombres de l'année solaire, de la lunaire, du mois lunaire, etc... La musique, de même ^{p.227} que l'astronomie, était une affaire importante, selon les Chinois, pour l'État, la religion, le gouvernement ¹.

En résumé, la science des premiers astronomes de la Chine a disparu parmi leurs successeurs sous les superfétations multiples dont on l'a chargée, semblable à un arbre couvert de plantes parasites qui détournent toute sa sève à leur profit. Telle est la conclusion de Gaubil. Qu'on l'admette ou qu'on la rejette, on ne peut lui contester le mérite d'être savamment et consciencieusement motivée.

Nous avons cru pouvoir nous arrêter quelque peu sur cette question de la science astronomique des anciens Chinois, parce qu'elle n'est pas sans relation avec de hauts problèmes d'un intérêt universel. Une autre question qui se rattache à celle-ci et dont la solution intéresse également l'histoire générale de l'humanité, est celle de l'antiquité de la nation et de la civilisation chinoises. Cette question a, sur la précédente, l'avantage qu'elle est résolue d'une manière certaine dans

¹ [Histoire de l'Astronomie chinoise, p. 495.](#)

ses points les plus essentiels. C'est encore au père Gaubil que ce résultat est dû pour la meilleure part, comme on va le voir.

VIII

@

p.365 On peut le dire sans exagération, la question de l'antiquité de la nation chinoise est une de celles qui ont passionné le public instruit au temps de Louis XIV et de Louis XV. Aujourd'hui, les quarante siècles que réclament les chronologies les plus modestes de la Chine n'ont plus de quoi nous étonner beaucoup, alors que les égyptologues exigent plus de cinquante siècles pour les monuments de l'Égypte, et que les assyriologues commencent à en demander presque autant pour la civilisation chaldéenne, sans parler des prétentions bien moins fondées des archéologues préhistoriciens. Il en allait autrement il y a cent ou deux cents ans. Non seulement l'antiquité fabuleuse que certains écrivains chinois attribuaient à leur monarchie, mais encore la chronologie modérée, admise par les missionnaires jésuites d'après les historiens les plus sérieux du pays, allaient contre les doctrines reçues par la plupart des érudits d'Europe.

La grande objection était la difficulté de concilier des dates si reculées avec la chronologie de la Bible ou du moins avec l'interprétation plus ou moins étroite qu'on croyait devoir donner à certains textes bibliques. Cette difficulté devenait une véritable impossibilité dans le cas où l'on prenait, avec les plus savants chronologistes de l'époque, les chiffres du texte hébreu des généalogies de la Genèse, comme base de la chronologie primitive.

p.366 Aux alarmes de l'orthodoxie s'ajoutaient, chez beaucoup, des préventions encore bien plus étrangères à la science.

C'étaient des missionnaires jésuites qui avaient présenté la chronologie de la Chine au monde savant et, quoiqu'ils n'eussent pas même réussi à la faire approuver de tous leurs confrères (le père

Étienne Souciet, par exemple, tint toujours avec le père Pétau pour la chronologie des Masorètes et de la Vulgate), il n'en fallait pas davantage à nombre de gens pour la classer parmi les thèses patronnées par les jésuites et, conséquemment, la prendre en antipathie.

De fait, les jésuites de Chine adoptèrent presque tous le calcul qui fixait le commencement des temps historiques de la Chine au moins vers 2300 avant Jésus-Christ. Ils avaient bien eu leurs scrupules, eux aussi, surtout au début de la mission, et il en était résulté une discussion intime que le père Gaubil rappelle en plusieurs endroits. Ce n'était pas pour eux une question de pure théorie :

« Ceux, dit Gaubil, qui regardent la chronologie ordinaire de la Vulgate comme la seule qu'on puisse suivre, ne pourraient le dire sans exposer la religion ; le gouvernement chinois procéderait contre eux... puisqu'il s'ensuivrait de là que les empereurs, Yu, Chun, Yao, par exemple, n'ont jamais été en Chine. Cela révolterait les esprits ¹.

La chronologie de la version des Septante, que les Pères de l'Église ont suivie, n'offrait pas le même inconvénient. Aussi, après avoir fait examiner sérieusement les bases de la chronologie chinoise, non seulement par les plus savants de leurs missionnaires, mais encore par des astronomes séculiers (dont le célèbre Kepler), les supérieurs de la Compagnie de Jésus enjoignirent à leurs subordonnés dans la mission de Chine de suivre les calculs des Septante, quand leur ministère les obligerait de toucher à la chronologie.

Toutefois, ils leur recommandaient instamment de ne pas faire entendre aux Chinois que cette chronologie était un point décidé par l'Église ou évidemment démontré. Cet avis fort juste et sage avait aussi sa raison d'être toute spéciale en Chine :

¹ *Histoire de l'Astronomie chinoise*, conclusion. (Dans le manuscrit original, ce passage n'a pas été imprimé.)

« Les Chinois, écrit encore Gaubil, sont instruits de nos divers systèmes de chronologie ; ils s'en sont aperçus par les divergences des livres chinois des missionnaires ; et cela leur a fait concevoir du mépris pour l'Écriture sainte, parce qu'ils ne savent y distinguer les dogmes de p.367 foi d'avec les points susceptibles de divers sens ¹.

Évidemment, il n'y avait rien que de légitime dans la concession qu'on faisait à la susceptibilité nationale des Chinois, en adoptant, parmi les systèmes que l'Église tolère en matière de chronologie biblique, celui qui s'accordait le mieux avec leur chronologie traditionnelle. Les adversaires des jésuites ne manquèrent pas, néanmoins, de mettre cette concession presque sur la même ligne que celles qu'ils les accusaient de faire à la superstition en matière de rites chinois ².

Enfin, il faut ajouter que, toutes préventions à part, les premiers ouvrages où l'antiquité chinoise fut exposée à l'Europe, prêtaient le flanc à la critique et justifiaient, dans une certaine mesure, l'incrédulité. Ainsi, les pères Martini et Couplet avaient indiqué, comme bases principales de la chronologie chinoise, les observations astronomiques, notamment d'éclipses, qui sont contenues dans les livres canoniques et les histoires officielles de l'empire. Seulement il leur était arrivé (ce qui arrive, du reste, aux auteurs les plus consciencieux qui sont les premiers à traiter un sujet difficile) de mêler des arguments ruineux à des preuves excellentes et de ne pas toujours présenter ces dernières sous le jour qui en fait voir la force. Aussi, les savants d'Europe, en discutant rigoureusement les données qu'ils fournissaient, étaient parvenus à des conclusions souvent peu favorables à l'antiquité chinoise. Par exemple, Dominique Cassini, après avoir calculé la

¹ L. c. (non imprimé). Cf. *Traité de la chronologie chinoise*, éd. Sacy, p. 285.

² Parmi les savants dont l'aversion pour les jésuites a fait les plus violents adversaires de l'antiquité chinoise, nous devons distinguer le célèbre orientaliste Renaudot (voir les notes de sa traduction de la [Relation du voyage de deux marchands arabes en Chine](#)). On connaît les rapports intimes de Renaudot avec les jansénistes, ces ennemis jurés des jésuites. On sait moins le zèle qu'il déploya, comme agent secret du cardinal de Noailles, à Rome (1699-1701), pour obtenir de Clément XI, dont il était fort bien vu, la condamnation des rites chinois. La Bibliothèque nationale possède de curieux documents sur ce sujet.

conjonction supposée des cinq planètes sous Tchouen-hiu d'après les indications du père Martini, trouva qu'elle ne peut se placer qu'en l'an 2012 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire cinq siècles après l'époque admise par le père Martini avec les historiens chinois. Le même astronome avait conclu des imperfections de la *Table chronologique* du père Couplet, que les anciens Chinois « n'avaient jamais eu de méthode fixe ni certaine pour régler leurs années », en d'autres termes pas de calendrier régulier, p.368 et que, par suite « on ne saurait se tirer des embarras qu'il y a pour cette cause dans la chronologie chinoise ¹ ».

Cette question de l'antiquité des Chinois devait attirer Gaubil par ses difficultés mêmes. Il l'aborda résolument, dès qu'il fut en état de lire les documents originaux. Il débuta, comme il était naturel, par un travail de contrôle sur l'œuvre de ses prédécesseurs. Avec sa critique pénétrante qui ne s'arrêtait que devant l'évidence, il reconnut bientôt l'erreur ou l'insuffisance d'une partie de leurs arguments. Ce qu'il avait reconnu, il n'hésita pas à l'exprimer hautement, car l'esprit de corps en matière scientifique lui était inconnu.

Nous avons déjà vu comment il rejeta dans le domaine des fictions astrologiques la fameuse conjonction des cinq planètes sous Tchouen-hiu, montrant ainsi qu'il n'y avait rien à en déduire ni pour ni contre l'antiquité chinoise.

Il fit preuve de la même sévérité scientifique au sujet des dates que de graves autorités ont tirées du chapitre *Yao-tien du Chou-King* (2^e du premier livre). D'après ce document, l'empereur Yao apprit à ses astronomes à trouver le lieu des solstices et des équinoxes, en leur indiquant les constellations qui culminent, ou passent au méridien, immédiatement avant le coucher du Soleil, à l'époque du solstice ou de l'équinoxe, dans les quatre saisons. Avec l'aide de la tradition chinoise, qu'il n'y a aucune raison de suspecter ici, comme l'a prouvé Gaubil lui-même, on peut savoir à quelles étoiles de notre nomenclature répondent les positions indiquées par Yao, au moins d'une manière

¹ *Mémoires de l'Académie des sciences*, t. VIII, p. 551-558.

approximative. D'autre part, l'astronomie démontre que les points équinoxiaux ne sont pas fixes dans le ciel, et qu'ils se déplacent par rapport aux étoiles, suivant la progression d'environ cinquante secondes de degré par an. Il résulte de là que les phénomènes indiqués par Yao n'ont pu se présenter ensemble qu'à une époque déterminée, qu'il est possible de calculer. La pensée de chercher une donnée chronologique dans ce texte du *Chou-King* est donc bien naturelle.

C'est sur ce texte, entre autres, que s'étaient appuyés plusieurs anciens missionnaires de Chine, à commencer par le père Adam Schall, pour affirmer comme certain que l'empereur Yao régnait déjà dans le vingt-quatrième siècle avant l'ère chrétienne. En revanche, Dominique Cassini trouva de nouveau, dans les ^{p.369} informations fournies par le père Martini, le moyen de rabattre cinq siècles sur cette date ¹. Gaubil montra que Cassini, trompé par l'exposé équivoque du père Martini, avait pris pour une indication du *Chou-King* ce qui n'était qu'une interprétation sans valeur de quelques astronomes chinois, et que cette erreur lui avait fait retrancher indûment sept degrés sur la rétrogradation du point équinoxial depuis Yao ; sa réduction de cinq siècles sur le temps se trouvait annulée par là même.

Mais, d'un autre côté, le loyal missionnaire se refusa toujours à conclure une date précise des données du chapitre *Yao-tien*. Pour cela, comme il l'observe, ces données sont trop vagues :

« On ne dit pas à quelle année de l'empire de Yao on fit cette détermination pour les quatre saisons (Yao régna cent ans d'après le *Chou-King*), et l'on ne peut pas assurer que, dans ces temps éloignés, on fût en état de faire bien exactement des observations qui demandent une si grande précision ².

¹ L. c., p. 558.

² [Traité de la chronologie chinoise \(1749\), p. 258](#). — Dans ce que nous venons de dire sur cette question, nous avons surtout résumé plusieurs lettres au père Souciet, et les Notes IV et VI du *Traité d'astronomie chinoise* (dans le t. III du recueil des *Observations*, etc., publié en 1732).

Il admit seulement qu'elles « démontrent bien, en général, une grande antiquité », et qu'elles confirment plutôt qu'elles n'infirmement la chronologie traditionnelle des Chinois ¹.

Mais Gaubil ne s'arrêta pas à la critique négative. Après avoir fait passer au creuset toutes les preuves de l'antiquité chinoise, il crut voir qu'un certain nombre demeuraient inattaquables, quant à la substance. Ces éléments solides étaient encore des observations astronomiques, des observations d'éclipses, qu'il appela, pour cela, les « oracles du ciel », dans la question de la chronologie chinoise. Dès le 18 août 1723, il put envoyer au père Souciet et à Cassini le calcul qu'il avait fait de seize éclipses du Soleil notées dans les histoires chinoises, et qui auraient été observées entre l'an 2155 avant et 638 après Jésus-Christ. Le père Souciet a imprimé ces calculs, encore un peu imparfaits, comme l'auteur le déclara tout le premier. Gaubil les reprit plus d'une fois avec de nouveaux soins, notamment avec des tables astronomiques perfectionnées. Les époques qu'il a ainsi déterminées restent, en somme, acquises à la science chronologique.

IX

@

p.370 En 1730, Gaubil acheva un travail plus complet sur l'ensemble de la chronologie de la Chine. Ce travail lui avait été demandé par ses supérieurs de Rome, à l'occasion des attaques de l'ex-père Foucquet contre l'antiquité chinoise. Nous avons vu le père Gaubil, allant en Chine, se rencontrer avec cet ancien missionnaire qui en revenait, au commencement de l'année 1722. Il y avait déjà plusieurs années que le père Foucquet ne vivait guère en bonne intelligence avec ses confrères, par suite surtout de son système singulier d'interprétation des anciens livres chinois. Rentré en France, il fut bientôt appelé à Rome, par ordre

¹ Cette conclusion est aussi admise par M. James Legge, qui s'autorise des calculs de M. Pritchard, professeur d'astronomie à l'université d'Oxford. Voir *The sacred books of China* translated by J. Legge, t. I ; Introd., p. 25 (Oxford, 1879).

du pape Innocent XIII ; et, après y avoir passé deux ans déjà séparé de fait de son Ordre, il fut nommé évêque d'Eleuthéropolis *in partibus infidelium*, au mois de mars 1725 ¹. Souvent consulté par les congrégations romaines sur les choses de Chine, soit avant, soit après son élévation, on ne trouve pas qu'il ait rendu beaucoup de bons services à la Compagnie et à la mission dont il avait fait partie.

Pour dire quelques mots de son système, il n'en était pas lui-même l'inventeur. Il n'avait fait que suivre, en les modifiant dans l'application, les idées émises, plus de vingt ans avant lui, par le père Joachim Bouvet. Le fond de ces idées, qu'adoptèrent aussi les pères Alexis de Gollet et Joseph-Henri de Prémare, consistait à voir dans les plus anciens livres de la Chine, notamment dans l'*Y-King* et le *Chou-King*, non des livres vulgaires de morale et d'histoire, mais des monuments de la révélation et de la tradition primitives, pareils à nos livres saints, dont ils ne différaient guère que par leur forme énigmatique. En effet, d'après le père Bouvet et ses disciples, ces *King* sont une allégorie presque continue, non seulement dans les choses qu'ils disent, mais encore dans les caractères par lesquels ils les expriment ; ils représentent, ici, l'histoire des premiers hommes et des patriarches, là, le règne futur du Messie, et ils proposent, sous le voile des symboles, tous les dogmes principaux de l'Ancien et du Nouveau Testament, la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, etc.. On peut voir, dans un ouvrage récemment publié du père de Prémare ², le plus savant des défenseurs p.371 de cette théorie, comment ils cherchaient à l'établir par l'analyse des caractères chinois, considérés comme images hiéroglyphiques, et par une foule de rapprochements plus ou moins ingénieux, frappants quelquefois, mais aussi très souvent arbitraires, entre les vieux textes chinois et les monuments de la révélation

¹ Nous donnons cette date d'après les lettres de Fouquet au cardinal Gualterio, publiées par M. H. Cordier, dans la *Revue de l'Extrême-Orient*, n° 1, an. 1882.

² *Vestiges des principaux dogmes chrétiens, tirés des anciens livres chinois*, avec reproduction des textes chinois, par le père de Prémare, traduit du latin par MM. Bonnetty et Perny ; Paris, 1878. Le manuscrit original est daté de Canton, en Chine, 21 mai 1724.

chrétienne. Passons aux conséquences qui en résultent au point de vue de l'histoire et de la chronologie chinoise.

Dans ce système, les plus anciens documents historiques de l'empire du Milieu ne racontent pas l'histoire de la Chine ; les grands et sages princes dont parle le *Chou-King* ne sont pas des empereurs chinois, ce sont des patriarches bibliques, ou même des types prophétiques du Dieu-Homme. Ainsi, d'après le père Bouvet, Fo-Hi, que les Chinois regardent généralement comme le fondateur de leur vieille monarchie, ne serait autre que le patriarche Enoch ; le déluge, que le *Chou-King* rapporte au temps de l'empereur Yu, serait le déluge de Noé, etc. Cependant ce missionnaire tenait pour la chronologie des Septante. Mais, suivant le père Gollet, qui identifiait l'empereur Yao avec le patriarche Jectan, descendant de Sem à la quatrième génération et frère de Phaleg, la chronologie chinoise concorde entièrement avec celle du texte hébreu et de la Vulgate. D'après le père de Prémare, l'histoire authentique et la chronologie certaine de la Chine ne commencent que trois ou quatre siècles avant l'ère chrétienne.

Telle fut aussi l'opinion du père Foucquet. Il avait cherché à la démontrer aux Chinois eux-mêmes, dans un ouvrage intitulé *Tien üen ven ta* (origine et fondements de l'astronomie), que l'empereur Khang-hi encouragea d'abord, mais qu'il rejeta bien loin quand il en vit les conclusions. En Europe, Foucquet s'efforça de faire croire que les savants chinois eux-mêmes n'étaient pas persuadés de l'antiquité de leur nation. Il abusait, à cette fin, d'une certaine *Table chronologique de l'histoire chinoise*, composée par un mandarin du nom de Nien, d'après un historien plus ancien, Tchou-Hi, et commençant à l'an 425 avant Jésus-Christ ¹. En réalité, ni ce mandarin, ni Tchou-Hi n'avaient jamais songé à exclure les temps antérieurs de l'histoire chinoise comme dénués de chronologie p.372 certaine. Et quand ce Nien aurait eu cette pensée, c'eût été une maigre autorité en faveur de Foucquet ; car, comme le père Parrenin l'écrivit à Mairan, en 1732 et en 1735, ce

¹ Foucquet fit imprimer cette table en latin et en chinois, avec une explication, à Rome, en 1729.

mandarin, encore en vie pour lors, n'était pas même bachelier chinois, et ne pouvait, en aucune manière, être considéré comme représentant l'opinion des lettrés de son pays. Cependant les vingt-trois années que Foucquet avait passées en Chine, et ses connaissances incontestables en matière de littérature chinoise, donnaient un certain poids à ses assertions, et les divers ennemis des jésuites de Chine ne manquèrent pas de les exploiter. Le choix fait de Gaubil pour les réfuter, au nom de ses confrères, prouve en quelle considération on tenait déjà la science et le jugement du jeune missionnaire.

Son écrit, rédigé en latin et intitulé : *De Sinensi chronologia tractatus*, fut envoyé par lui au père Ét. Souciet, le 14 septembre 1730, avec prière d'en expédier une copie au père de Gallifet, *assistant* de France auprès du père général de la Compagnie. Cet écrit fut bien accueilli à Rome, et on parla de le publier. Mais, finalement, il en arriva comme de beaucoup d'autres travaux de notre missionnaire ; il resta inédit et des étrangers en recueillirent le fruit. Le père Souciet le communiqua, par ordre du père Gaubil lui-même, au savant Fréret, qui en profita beaucoup pour ses recherches sur la chronologie chinoise ¹.

Ce traité se compose de deux parties, d'étendue à peu près égale. Dans la première, Gaubil expose ce que les Chinois pensent de leur chronologie, et dans la seconde, ce qu'il faut en penser. Les adversaires de l'antiquité chinoise insistaient sur le manque d'accord des plus célèbres auteurs chinois au sujet de leur chronologie. Gaubil commence donc par réduire à sa juste mesure ce désaccord prétendu, en montrant qu'il est limité à des points secondaires ; que tous les écrivains chinois font remonter l'origine des temps historiques de leur monarchie au-delà du vingt-quatrième siècle avant l'ère chrétienne ; et qu'au moins après Yao (2300 avant J.-C.), ils regardent la suite de leurs souverains comme certaine et leur chronologie comme assurée dans les grands traits. Ensuite il développe les arguments qui confirment, pour le fond,

¹ Voir le second Mémoire de Fréret sur cette matière dans les t. XV et XVIII des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Le manuscrit original de Gaubil, comprenant 100 pages in-folio, est à la bibliothèque de l'Observatoire (collect. De l'Isle, cart. 152, l. IV).

cette chronologie ^{p.373} traditionnelle des Chinois. Comme de raison, il s'appuie principalement sur les données astronomiques ou *les oracles du ciel*, comme il disait :

« On a été fort surpris ici, écrivait-il au père Souciet, le 20 octobre 1723, « que le père de Fouquet ait publié à Paris que la chronologie chinoise est une fable. J'estime beaucoup l'esprit et l'érudition de ce père, mais je ne suis pas édifié qu'ayant demeuré si longtemps à la Chine, il ait si peu de respect pour les oracles du ciel qui le contredisent sur cet article par tant de différentes décisions.

En ce qui concerne l'interprétation des *King* à la manière des pères Bouvet, de Prémare, etc., ou l'interprétation *figuriste*, comme disait Fréret, Gaubil observa toujours une certaine réserve, qu'il croyait devoir au mérite réel de ces missionnaires. On pense bien qu'un esprit positif comme le sien n'était pas très porté pour cette sorte de spéculations. Cependant, il avait commencé par les examiner, comme il faisait de toutes choses, sans parti pris à l'avance, et les conclusions qu'il tira de son examen sont une nouvelle preuve de sa critique mesurée et judicieuse.

Le 5 novembre 1725, il écrit au père Souciet, à propos des discussions intimes que les pères Bouvet et de Prémare avaient à soutenir contre la plupart de leurs confrères :

« Je commence à être au fait. Je dirai d'abord que, de part et d'autre, on a manqué un peu de bonne critique et de connaissance de l'antiquité. Il me paraît que ceux qui ont attaqué les pères Prémare et Bouvet n'ont pas bien été au fait des vestiges de religion qui se trouvent parmi les anciens peuples ni de ce qu'on appelle hiéroglyphes. (Je ne vois pas qu'on puisse raisonnablement nier que les caractères chinois, du moins beaucoup, soient des hiéroglyphes.) Il me paraît aussi qu'on ne saurait nier des vestiges de l'Incarnation, de la Trinité, etc., pour le moins aussi clairs que ceux que les saints Pères ont trouvés parmi les Romains, Gaulois, Grecs, Indiens,

Égyptiens etc. (C'est un fait qui ne demande qu'une traduction fidèle de beaucoup de textes chinois.) Il me paraît encore que ces vestiges ne se tirent nullement du principe que les *King* soient des livres révélés : cette proposition me paraît insoutenable, et toutes les règles de l'histoire vont à démontrer que les empereurs de Hia, Chang et Tcheou ¹ sont des personnages réels. Il est hors de doute ^{p.374} que leur histoire a des fables ; leur chronologie en général est sûre : il n'en est pas de même de la distribution des années, mais ce ne fut jamais une raison pour rejeter l'authenticité d'une histoire d'une nation... Il y a plusieurs points fixés qu'on ne doit jamais perdre de vue et qui servent de flambeau pour éclairer dans les ténèbres.

Ce jugement distingue très bien, croyons-nous, les parts de la vérité et de l'erreur ou de l'exagération dans les théories dont il s'agit.

Gaubil s'exprime encore de même (sauf un peu plus de sévérité pour les *figuristes*) dans une lettre à Fréret, en date du 28 octobre 1733 :

« Le nom de figuristes, écrit-il, que vous avez donné à plusieurs de nos missionnaires m'a extrêmement plu... Le système de ces figuristes est insoutenable ; on ne peut le proposer ici sans s'exposer à perdre la mission, et nos supérieurs ont pris de bonnes mesures pour prévenir le mal... Ce figurisme a déjà fait perdre bien du temps à quelques missionnaires, qui l'auraient bien mieux employé à faire des ouvrages dont ils étaient très capables... Les savants d'Europe, sur des traductions entières et fidèles des *King* et autres livres, seraient bien mieux que nous ici en état de juger d'un si grand nombre de prophéties. Et sans avoir recours à des vestiges faux ou inintelligibles, il y en a de bien marqués ou du moins de très probables sur le vrai

¹ Noms des premières dynasties chinoises, dont il est question dans les *King*.

culte de Dieu, celui des anges, la création d'un seul homme et d'une femme, le déluge, etc. On peut prouver tout cela très bien sans dire que les *King* chinois ont tous été faits en vue d'un Dieu-homme clairement marqué dans les livres, sans dire que la Trinité, la sainte Eucharistie, etc., sont très clairement marquées, et sans transformer des anciens rois chinois en saints du vieux Testament ou en trois personnes de la sainte Trinité, sans changer le pays de Chine en Paradis terrestre, Mésopotamie, Judée, etc., enfin sans être obligé de déclarer chimériques les trois dynasties Hia, Chang et Tcheou, point capital et un crime de mort, si on en était accusé.

On voit que Gaubil, tout en réprouvant les procédés d'interprétation trop libres de quelques-uns de ses confrères, était loin de condamner le principe même de leurs recherches, c'est-à-dire le dessein de mettre en lumière les « vestiges » de la révélation primitive dans les livres chinois. Il n'a jamais douté de l'existence de ces vestiges, et il en a lui-même signalé un certain nombre dans ses notes sur l'abrégé de l'histoire chinoise qui forme la première partie de son grand *Traité de la Chronologie chinoise*. Il admet ^{p.375} aussi que les légendes, par lesquelles beaucoup d'écrivains chinois commencent l'histoire de leur pays, ne sont souvent que l'histoire des premiers temps de l'humanité, appliquée à la Chine et défigurée par des additions mythiques ¹. Sa réserve judicieuse à l'égard du figurisme ne ressemblait donc ni de près ni de loin à un scepticisme rationaliste.

Du reste, la persuasion que les anciens livres de la Chine renfermaient des débris considérables de la révélation primitive, était une tradition parmi les missionnaires de la Compagnie de Jésus en Chine, depuis le père Mathieu Ricci. Il est incontestable que leurs succès apostoliques furent dus en grande partie au talent avec lequel ils exploitèrent les points de contact entre la prédication chrétienne et les doctrines des anciens

¹ Voir le [Traité de la chronologie chinoise, p. 138-139, et pass.](#)

sages de Chine. Quel avantage n'était-ce pas de pouvoir appuyer leur premier enseignement sur cette base commune et faire entendre aux Chinois qu'ils n'étaient venus que pour raviver et développer en eux la connaissance que le vrai Dieu avait donnée de lui-même et de sa loi morale à leurs ancêtres, il y a bien des siècles ! Mais on sait aussi que cette méthode a été violemment censurée par les ennemis des jésuites, et même par des missionnaires. Pourtant, ce n'est pas autre chose que la méthode déjà pratiquée par les apologistes et les docteurs des premiers siècles de l'Église, voire par saint Paul lui-même, témoin son discours à l'Aréopage. À ces autorités qui justifiaient déjà complètement nos anciens missionnaires, nous pouvons aujourd'hui en ajouter une autre du plus haut prix, celle du Souverain Pontife Léon XIII. Répondant à l'hommage que lui avaient fait MM. Bonnetty et Perny des *Vestiges* du père de Prémare, publiés par eux pour la première fois, notre glorieux et savant pape n'a pas craint de louer hautement les éditeurs et le père de Prémare, dont ils ont utilisé « les savantes recherches », pour avoir « tiré des livres sacrés des Chinois et des ouvrages des sages antiques de clairs vestiges des traditions et des dogmes de notre sainte religion ¹ ».

p.376 Il est vrai que cette méthode a ses écueils, que tous les jésuites de Chine n'ont pas entièrement évités. Le père de Prémare lui-même en est la preuve, et précisément dans ce livre des *Vestiges*, où il a, d'ailleurs, accumulé tant de textes précieux et réellement persuasifs. D'autres *figuristes*, moins savants que ce missionnaire, se sont encore plus gravement fourvoyés. Nous avons entendu le père Gaubil leur reprocher de faire trop bon marché des monuments historiques de la Chine primitive. Un autre défaut de leurs élucubrations, qu'il a encore très bien relevé, c'est qu'on n'y voit pas assez mises en compte les influences étrangères que la Chine a reçues à diverses époques et qui ont laissé leur marque dans ses livres ; on y trouve trop uniformément

¹ Bref adressé à MM. Bonnetty et Perny (publié dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 1878). — Ce témoignage significatif est une sorte de réhabilitation pour le père de Prémare ; car ce missionnaire, pour son ouvrage des *Vestiges* et d'autres où il exposait les mêmes idées, s'est vu dénoncer comme coupable de rébellion aux décrets du Saint-Siège sur les rites chinois, et l'accusation trouva assez de crédit pour que la Sacrée Congrégation de la Propagande (peu bienveillante, il est vrai, à l'égard des jésuites, en ce temps-là) exigeât son renvoi de la mission.

rapportées à une tradition chinoise primitive des doctrines qui peuvent provenir de sources diverses et dont plusieurs sont d'importation récente en Chine. Gaubil a consigné de sages réflexions sur ce sujet dans une lettre écrite en 1752, à propos du père François Lafiteau, qui avait, lui aussi, des tendances *figuristes* :

« Ce Père, dit Gaubil, à l'occasion de son ouvrage sur les *Mœurs des sauvages* ¹, eut grand rapport avec quelques jésuites français qui avaient un système singulier sur l'antiquité chinoise, les livres classiques et la mythologie chinoise ². Il voulut savoir mon sentiment sur tout cela. Je lui répondis que lorsque j'aurais achevé l'examen de l'histoire et des livres classiques, je lui pourrais dire mon sentiment. Ayant achevé la lecture et l'examen de l'histoire et des *King* ou livres classiques dans leur entier, je lui dis ce que je pensais, de même que sur son ouvrage des mœurs des sauvages. Je lui ajoutai qu'on devait bien distinguer dans les auteurs chinois les temps, les lieux. Vers la fin du temps du *Tchun-tsieou* (plus de 470 ans avant J.-C.), ou au commencement et quelque temps après, il paraît qu'il y eut de grands changements et qu'il s'éleva de nouvelles sectes ; plusieurs de ces sectaires défigurèrent l'histoire chinoise et les *King* ou livres classiques, et il y a apparence que les sectaires dits de tao eurent des connaissances des Juifs et de la doctrine de Zoroastre et des bracmanes, et dès ce temps-là il paraît que des Persans et Juifs, etc., entrèrent en Chine. Après le temps de Jésus-Christ, la religion et les livres des bracmanes ³ p.377 s'introduisirent en Chine ; plusieurs auteurs chinois prirent beaucoup de ces idées, comme de celles des disciples de Zoroastre, Juifs, Sabéens, etc. Nous avons vu de nos jours

¹ *Mœurs des sauvages américains, comparées avec les mœurs des premiers temps*, Paris, 1724.

² Il s'agit des *figuristes*, et en particulier du père Fouquet, dont le père Lafiteau fait mention dans son ouvrage (t. I).

³ Lisez : des bouddhistes.

plusieurs livres chinois, où, sans nommer la religion chrétienne, des lettrés ont profité des connaissances de l'Écriture et de nos dogmes pour faire leurs livres. Cela étant, j'ai vu qu'il fallait user nécessairement de critique dans ce qu'on rapporte de la religion chinoise, de ses mœurs (des mœurs de la Chine), de ses lois, etc. Il faut voir en quel temps vivait l'auteur dont on parle et le temps des livres qu'il cite. Avec cette critique, on voit souvent que ce qu'on appelle chinois est, dans son origine, persan ou sabéen, ou juif, ou bracmane, ou chrétien, mais habillé à la chinoise. Pour cette critique, il faut être au fait de tout ce qui est écrit dans les annales et autres livres, de ce qui est venu ici d'ailleurs, et ranger cela selon le temps. Ce que je dis des lois, usages, il faut le dire des sciences et des arts.

Gaubil a lui-même parfaitement appliqué ces règles de critique, notamment dans les notes du traité de chronologie, auxquelles nous faisons allusion tout à l'heure. Ainsi, il observe que les « vestiges de la tradition primitive se trouvent surtout chez les écrivains de la secte du tao ou les tao-ssé, et que cette secte a beaucoup emprunté, non seulement aux Indiens, aux Perses disciples de Zoroastre, mais même aux Juifs qui paraissent être venus en Chine dès avant l'ère chrétienne :

« Elle a abusé, dit-il, de plusieurs traditions et traits d'histoire des Juifs, par exemple sur Enoch, le Paradis terrestre, l'arbre de vie et autres choses, qu'elle a voulu appliquer à l'histoire chinoise et au pays de la Chine.

En conséquence, Gaubil s'est le plus souvent contenté d'indiquer les rapports entre les récits bibliques et les légendes chinoises, sans décider jusqu'à quel point celles-ci reposent sur une tradition primitive proprement dite, c'est-à-dire dérivée directement des ancêtres de la nation chinoise. C'est qu'en effet, il est impossible, la plupart du temps, de se prononcer là-dessus avec certitude. Mais revenons à la correspondance de notre missionnaire.

X

Correspondance avec Mairan et l'Académie des sciences

@

p.701 On connaît par les *Lettres édifiantes*, par l'*Histoire de l'Académie des sciences* et par les publications de Dortous de Mairan, les relations que ce physicien bel esprit et philosophe eut avec le père Dominique Parrenin, l'illustre missionnaire dont nous avons parlé plus d'une fois. On sait moins que le père Gaubil fut associé dès le principe à leur correspondance. Déjà en 1723, lorsque le père Parrenin adressa à l'Académie des sciences, avec divers présents chinois, les lettres dont on lit des extraits dans l'histoire de cette Académie pour 1726, il avait voulu que son jeune confrère se joignît à lui pour écrire à Fontenelle, secrétaire perpétuel. Il réclama son concours plus actif encore pour les réponses qu'il eut à faire, de 1729 à 1740, aux questions variées de Mairan. Ce dernier s'était hâté de profiter des avances faites par le père Parrenin à l'Académie, pour lui exposer une série de « doutes » sur la Chine, en particulier sur l'autorité des histoires chinoises en ce qui concernait les premiers temps de la monarchie, sur la certitude des observations astronomiques attribuées aux Chinois d'il y a plus de vingt siècles avant l'ère chrétienne, enfin, sur la réalité de cette antique civilisation dont la p.702 nation chinoise se vante et dont les missionnaires lui « faisaient honneur », mais, comme il semblait à Mairan, « sur des preuves qui n'étaient pas toujours bien solides ». L'académicien avait exprimé le désir de voir « quelque chose de l'astronomie des Chinois, de leur système du monde et des observations du pays dans une traduction toute simple ». À cette première lettre, datée du 14 octobre 1728, le père Parrenin répondit le 12 octobre 1729, et plus en détail le 11 août 1730. La seconde de ses lettres, que Mairan lui-même appelle « une ample et savante

réponse », a été **reproduite en grande partie** dans le vingt-et-unième recueil des *Lettres édifiantes et curieuses* (1734).

Pour ce qui concernait l'astronomie des anciens Chinois, le missionnaire se contenta de renvoyer son correspondant au travail que le père Gaubil avait déjà fait parvenir au père Souciet, et dont l'impression était commencée. Mais il s'est aidé, pour plusieurs autres points de sa réponse, des connaissances spéciales de Gaubil, comme celui-ci nous l'apprend lui-même. Toutefois, cette collaboration avait porté principalement sur une partie qui n'a pas été publiée, quoiqu'elle ait intéressé Mairan plus que tout le reste. Il s'agit de la version française littérale du commencement de l'histoire chinoise intitulée : *Tong-kien-kang-mou*, et rédigée par les historiographes officiels de l'empire sous la dynastie des Ming (quinzième et seizième siècle de notre ère). Ce commencement traite, suivant l'expression de Parrenin, « des premiers temps de la monarchie chinoise, de ces temps douteux et sujets à la critique qui se sont écoulés depuis Fo-hi, fondateur de cette monarchie, jusqu'à l'empereur Yao ». Le père Parrenin avait joint à sa traduction, sous forme de notes, d'assez longs éclaircissements, auxquels le père Gaubil dit avoir « ajouté quelque chose, pour faire juger les Européens de ce qu'il faut penser de ce commencement d'histoire ¹ ». Ainsi mise dans tout son jour, cette pièce d'histoire chinoise répondait parfaitement au vœu exprimé par Mairan d'apprendre, « par une traduction toute simple, ce que les Chinois pensent et débitent sur l'origine de leur empire, de leurs sciences et de leurs arts ». Aussi le physicien philosophe s'en déclara-t-il entièrement satisfait :

« C'est un morceau très curieux, écrit-il au père Parrenin, et tel que je l'avais toujours désiré pour me faire une idée de ces temps ^{p.703} reculés ou plutôt de la forme sous laquelle les Chinois en avaient conservé la mémoire.

¹ Lettre au père Souciet, du 20 septembre 1730.

Cette histoire chinoise, dit-il ailleurs, « le faisait souvenir de nos vieilles chroniques » ; enfin, « elle peignait merveilleusement, à son avis, le génie de la nation tant ancien que moderne ¹ ».

Les réflexions de Mairan font l'éloge de son goût ; mais tout le monde n'appréciait pas ces choses comme lui.

Aussi le père du Halde, éditeur des *Lettres édifiantes*, à qui le père Parrenin avait aussi envoyé une copie de sa traduction, n'osa pas l'imprimer, « parce que, dit-il, elle ne serait pas du goût de la plupart des lecteurs ».

Le fait est que, vers le milieu du dix-huitième siècle, malgré les prétentions philosophiques du temps, la grande majorité des esprits étaient beaucoup trop superficiels pour sentir l'intérêt des vieux documents de l'histoire de l'humanité. Gaubil en fit plus d'une fois la pénible expérience. Ainsi, encore, il avait traduit tout entier, et aussi littéralement que possible, le *Chou-King*, le monument le plus vénérable que la Chine possède de son antiquité. Il avait joint à sa traduction de nombreuses notes pour éclaircir les passages obscurs, et de savantes dissertations dans lesquelles il fait l'histoire critique du texte ou bien il discute les données historiques, chronologiques et astronomiques qu'on peut déduire du livre. Il envoya le tout à Paris en 1739. C'était là un ouvrage indispensable pour qui voulait se faire une opinion juste sur les questions controversées des origines chinoises ; mais il méritait aussi l'attention de tous les hommes sérieux, à qui il offrait une page des plus curieuses et des plus authentiques de l'histoire des commencements de la civilisation. Cependant il ne se trouva pas d'éditeur qui osât risquer la dépense nécessaire pour le publier. Du moins, c'est ce que le père Souciet écrit à Delisle, le 24 avril 1741 :

« Des savants et des curieux », dit-il en substance,
« verraient volontiers cette traduction, mais pas un libraire ne

¹ *Lettres de M. de Mairan au R. P. Parrenin, missionnaire de la Compagnie de Jésus à Pékin, contenant diverses questions sur la Chine*. Paris, 1759 ; pp. [25](#), [28](#), [34](#).

voudra l'imprimer, sous prétexte qu'il ne s'en vendrait pas plus de vingt exemplaires ¹.

On n'imprime ^{p.704} plus rien, ajoute-t-il, que des bagatelles, pendant que nous voyons je ne sais combien de livres d'érudition qui paraissent en Italie, en Allemagne et même en Espagne.

Le savant Fréret, dans la correspondance dont nous parlerons bientôt, ne se plaint pas moins que le père Souciet, de ce qu'il appelle avec raison la « frivolité » du public. Pour sa part, il était « révolté », comme il s'exprimait, des difficultés que rencontrait la publication des ouvrages du père Gaubil en France.

Le missionnaire lui-même était sensible à ces difficultés, et elles faillirent quelquefois lui faire abandonner ses pénibles recherches. Pour soutenir son ardeur, il ne fallait rien moins que l'amour désintéressé dont il brûlait pour la science, et cette complaisance infatigable qui ne savait se refuser aux appels faits à ses lumières par un petit nombre de correspondants sérieux et justes appréciateurs de ses travaux.

Mairan fut toujours de ces derniers. Lui-même, dans le livre où il a publié ses lettres au père Parrenin avec quelques extraits des réponses, rend un bel hommage au père Gaubil,

« avec qui, dit-il, j'ai eu l'honneur de demeurer en commerce, et à qui je ne suis pas moins redevable qu'à son illustre confrère pour quantité d'instructions qu'il m'a libéralement accordées sur différentes matières, et particulièrement sur l'astronomie chinoise dans laquelle il est si profond ².

¹ Cette traduction ne fut imprimée qu'en 1770, par les soins de l'orientaliste De Guignes, sous ce titre : *Le Chou-king, un des livres sacrés des Chinois, qui renferme les fondements de leur ancienne histoire, les principes de leur gouvernement et de leur morale, traduit et enrichi de notes par feu le père Gaubil, missionnaire à la Chine, revu et corrigé, etc., par M. de Guignes. Rémusat, Pauthier*, M. Legge et d'autres sinologues de notre siècle ont déclaré étrange et « déplorable » la prétention qu'a eue De Guignes de *corriger* l'œuvre du savant missionnaire. Une copie de la traduction de Gaubil et l'original des dissertations qui l'accompagnent sont à l'Observatoire, parmi les papiers que Delisle a acquis des héritiers de Fréret (collect. Delisle, cart. 152, l. 2).

² [Lettres de M. de Mairan, etc., p. 153.](#)

Nous avons déjà indiqué les communications que Gaubil lui envoya sur l'astronomie, et dont Mairan fit part à l'Académie des sciences. Parmi celles qui se rapportent à d'autres sujets, nous signalerons une note sur la fabrication du cuivre blanc en Chine, et une autre sur ce qu'on appellerait aujourd'hui les temps préhistoriques de ce pays. Mairan, qui partageait plus ou moins les idées des philosophes du dix-huitième siècle sur la civilisation graduelle de l'humanité, inclinait déjà pour l'hypothèse, chère à bon nombre de nos contemporains, d'un âge de pierre ayant précédé la connaissance du fer. Par suite, il conjecturait que, si la colonisation de la ^{p.705} Chine était aussi ancienne que ses traditions l'affirmaient, on devait y retrouver des traces de cet âge primitif de la pierre. C'est ce qu'il exposa au père Parrenin dans une [lettre du 22 octobre 1736](#), en lui demandant si l'on rencontrait en Chine, comme en Europe, « les pierres tranchantes vulgairement appelées « pierres de tonnerre », c'est-à-dire des silex taillés ou polis, et si les monuments chinois parlaient de l'invention du fer. Le missionnaire répondit, [le 20 septembre 1740](#), que les anciens livres chinois ne fournissaient aucune indication d'un âge où le fer aurait été inconnu, et qu'il n'avait pas vu de pierres travaillées ; mais, quant à ce dernier point, il promettait de faire de nouvelles recherches. C'est Gaubil qui s'en chargea pour lui et qui apprit à l'académicien, en 1749, qu'on trouvait des « haches de pierre » en Chine. Dans la même lettre, il parle des « vestiges du déluge » que présentent les montagnes de la Chine, notamment celles de la province du Ho-nan, sur lesquelles on voit « des coquillages de mer ». Enfin, il exprimait le regret que l'état de persécution où gémissaient les chrétientés, ne permît pas aux missionnaires d'aller étudier tout cela sur place ¹.

Nous pouvons ajouter que, dans son *Traité de la chronologie chinoise*, le père Gaubil signale, d'après Lu-pou-ouey, une légende chinoise sur certaines guerres des anciens temps, où l'on se battait avec des épées de bois. Les préhistoriciens verront peut-être là l'indice d'un âge du bois, plus primitif encore que leur âge de la pierre.

¹ Lettre du 8 novembre 1749 (copie à l'Observatoire).

La correspondance entre Mairan et le père Parrenin avait été arrêtée par la mort du second, en 1741. On ne lira pas sans intérêt quelques extraits des lettres que Gaubil écrivit à l'académicien pour lui annoncer cette mort ¹.

« La reconnaissance, lui dit-il, la douleur et l'estime que je fais du père Parrenin m'ont fait mettre pour vous sur le papier fort à la hâte quelques traits de la vie du Père. — Le P. Dominique Parrenin mourut ici (à Péking), le 29 septembre, à trois heures après midi, âgé de soixante dix-sept ans et demi, étant né le 1^{er} de septembre 1004, près de Salins en Franche-Comté ²... p.706

En 1692 et 1693, n'étant pas encore dans les ordres sacrés, il enseignait les belles-lettres à Embrun et à Pignerol. Il s'y fit très estimer de M. Brulard, archevêque d'Embrun, et des principaux officiers de l'armée. Ceux-ci s'aperçurent bientôt de son génie propre aux grandes entreprises, et dans les entretiens fréquents dont ils l'honorèrent, ils étaient très satisfaits de ses connaissances sur la physique, les belles-lettres, l'histoire, la géographie, la géométrie, les grandes familles du royaume et même sur l'art militaire. Ils n'étaient pas moins édifiés de l'innocence de sa vie, de son talent pour parler dignement de Dieu et de sa constance dans sa vocation, vertus qui lui firent refuser des postes importants qu'on lui offrait, s'il voulait sortir de chez les jésuites pour entrer dans le service. Sur la fin de 1693, le père Parrenin se rendit à Avignon pour se disposer aux ordres sacrés. Il se distingua dans l'étude de la théologie et de l'Écriture sainte,

¹ Lettres du 3 octobre, du 3 novembre, du 21 et du 22 novembre 1741. (Copie dans un recueil manuscrit de la Bibliothèque nationale, fonds français, n° 12.225. Ce recueil renferme beaucoup d'autres extraits inédits de la correspondance de Mairan avec les pères Parrenin et Gaubil. Il paraît avoir été formé par Léonard des Malpeines, conseiller au Châtelet, et auteur d'un ouvrage sur la chronologie chinoise.)

² C'est au Russey, près de Besançon, qu'est né le père Parrenin. (Voir son éloge par le père Renaud, reproduit dans les *Précis historiques de Bruxelles*, 1855, p. 581.)

et devenu prêtre il fit des missions avec succès. Il obtint d'aller aux missions étrangères.

Gaubil rappelle ici la fondation de la mission des jésuites français en Chine. Le père Parrenin fit partie de la seconde expédition de missionnaires faite en 1697, et arriva au Céleste Empire en 1698.

« L'empereur (Khang-hi) reconnut d'abord les talents du père Parrenin, et de ce moment jusqu'à sa mort, il l'aima, l'estima et le traita avec distinction.

Cette faveur, néanmoins, ne fit pas oublier l'humilité religieuse au missionnaire :

« L'empereur ordonna qu'on lui donnât les habits et les marques de grand mandarin ; le père fut forcé de l'accepter une ou deux fois, mais il a refusé constamment les honneurs, les rétributions et le titre de grand mandarin qu'on lui a souvent offerts.

Gaubil parle ensuite de l'habileté que le père Parrenin acquit rapidement dans les langues chinoise et tartare :

« Depuis la fondation de la mission, dit-il, je ne crois pas qu'il y a eu de missionnaire qui ait si bien parlé chinois, et quoiqu'il ne se piquât pas d'être un grand lettré pour lire et composer en chinois, je crois que M. Fourmont aurait eu de quoi apprendre en ce genre du père Parrenin. Pour ce qui regarde la langue tartare-mantcheou, il la parlait, écrivait et composait aussi facilement qu'il parlait, écrivait, composait en français, et je puis assurer que c'était plus délicatement et plus correctement.

Pour le dire en passant, cette facilité à manier la langue de la p.707 cour du Péking contribuait pour beaucoup à l'influence du père Parrenin :

« Ce père, écrivait déjà Gaubil en 1729, est admirable pour obtenir des Chinois et Tartares ce qu'on souhaite avoir d'eux ; et ce qui coûterait à d'autres bien de l'embarras, des

présents, etc., pour n'avoir que quelque chose bien mince et souvent peu sûre, ne coûte ordinairement au père Parrenin qu'une prière faite avec esprit et au goût des gens, et par là il obtient de très bonnes choses et sur lesquelles on peut compter.

Le père Gaubil assure que ce fut le père Parrenin qui persuada à Khang-hi de faire lever la carte de son empire ; c'est un service éminent rendu à la science. Mais ce fut surtout la religion chrétienne qui profita du prestige de cet illustre missionnaire. Le père Gaubil résume ce qu'il a fait pour elle dans le passage suivant d'une lettre à Fréret, écrite aussi vers la fin de 1741 :

« C'était un excellent missionnaire ; il a procuré le baptême à plus de dix mille enfants, exposés ou moribonds, des infidèles ; introduit la religion dans les maisons de plusieurs princes et grands ; fondé ou conservé plusieurs missions considérables en Tartarie, le long de la Grande muraille et dans les montagnes voisines de Péking ; il a fait estimer et protéger la religion de Khang-hi ; au temps de Tong-tching, il a maintenu et sauvé la religion que le prince et son conseil avaient résolu de perdre. C'est le père Parrenin à qui notre mission française doit sa conservation, la belle maison et la belle église qu'elle a dans Péking ; et sans flatterie on peut dire que cet illustre missionnaire a fait ici honneur à notre nation.

Nous omettons beaucoup d'autres détails, parce que nous n'écrivons pas ici une biographie du père Parrenin. Nous terminons sur ces lignes touchantes, par lesquelles le père Gaubil conclut une lettre commune à Fréret et à Mairan :

« Le père Parrenin, avant de mourir, me chargea très fort d'écrire à vous deux, et me dit qu'il prierait bien Dieu pour qu'il vous fit la grâce à tous les deux d'être aussi fidèles à garder les règles d'un bon chrétien, que vous étiez exacts à acquérir les plus sublimes connaissances sur les sciences.

XI

Correspondance avec Fréret

@

Mairan n'enterrait pas chez lui les lettres qu'il recevait de Péking ; il les communiquait aux savants de ses amis et même à p.708 des amis qui n'étaient pas des savants. La Chine, en ce temps-là, défrayait bien des discussions, non seulement dans les académies, mais encore dans les salons. Le père Parrenin ne fut pas peu surpris un jour de recevoir, jointe au paquet de Mairan, une lettre d'une main inconnue, qu'il supposa d'abord être celle d'un autre académicien, mais qui se trouva être d'une dame. C'était M^{lle} de Lubert, une des plus fécondes romancières du dix-huitième siècle, qui venait soumettre au savant jésuite ses doutes sur les Chinois. Le père Parrenin, sachant peut-être à qui il avait affaire, lui fit une réponse remplie surtout d'avis spirituels. Ceux-ci, apparemment, ne furent pas du goût de la dame philosophe, car elle fit dire au missionnaire, par Mairan, qu'elle se contenterait désormais de ce qu'il écrirait à l'académicien.

Le père Parrenin eut un lecteur bien autrement sérieux dans la personne de Nicolas Fréret, membre et plus tard secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ce célèbre érudit, qu'attiraient surtout les problèmes les plus obscurs des origines de l'histoire, exerçait déjà depuis quelques années son génie de critique sur la question de la certitude et de l'antiquité de la chronologie chinoise. Les recherches qu'il avait faites jusque-là avec des ressources imparfaites l'inclinaient vers des conclusions très différentes de celles qu'admettaient les pères Parrenin et Gaubil.

Il ne croyait pas que le commencement des temps historiques de la Chine remontât authentiquement à plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne, et il fut très surpris, presque scandalisé, de voir le père Parrenin, dans sa grande lettre à Mairan, supposer une antiquité

beaucoup plus considérable, au risque de contredire la Bible. Il écrit à Mairan, après lecture de cette pièce :

« La réponse qu'il (le père Parrenin) fait à votre lettre est d'un homme sensé, et son apologie des Chinois est assez modérée ;

mais il ajoutait :

« Vous rappelez-vous ce qu'il dit de ceux qui, en Europe, ont intérêt de raccourcir la chronologie chinoise ? Ne dirait-on pas qu'il n'est point de ces gens-là, qui sont pourtant tous les chrétiens, juifs et mahométans ? Je ne sais si les jésuites ne toucheront point à cet endroit ; pour moi, je crois que le bon Père ne songeait pas trop alors à ce qu'il écrivait ¹.

Nous croyons, nous, que le père Parrenin se rendait ^{p.709} bien compte de ce qu'il avançait ; mais il avait des idées plus larges, et aussi plus exactes, que le célèbre critique, sur le rapport des questions de chronologie avec la foi.

Néanmoins, les arguments de ce missionnaire, et plus encore l'ouvrage du père Gaubil sur l'astronomie chinoise, publié en 1732, ébranlèrent ses idées. Ils ne le satisfirent pas encore, mais il lui démontrèrent l'insuffisance des moyens d'information dont il disposait, et lui inspirèrent un vif désir d'entrer en relations avec les deux doctes jésuites, pour obtenir d'eux des lumières plus abondantes. Il adressa donc une demande de correspondance au père Gaubil, le 28 novembre 1732, en lui soumettant quelques difficultés sur des passages de son *Histoire de l'astronomie chinoise*.

¹ Bibl. Nat., Mss. fr. n° 12.215, p. 107. — Le père du Halde a, en effet, supprimé cet endroit. On sait que Fréret se montre aussi très préoccupé de concilier la chronologie profane avec la bible dans ses Mémoires, notamment dans ceux qu'il a consacrés à la chronologie chinoise (voir *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XVIII, p. 292). Cela prouve au moins ses sentiments religieux. Mais nul de nos lecteurs, nous l'espérons, n'a plus besoin d'apprendre que le savant critique est complètement étranger à l'*Examen des preuves du christianisme* que l'impie Naigeon a cherché à faire passer sous son nom, avec la complicité très consciente de Voltaire et des philosophes du dix-huitième siècle. (Voir Walckenaer, *Rapport sur les manuscrits de Fréret*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XVI, 1^e partie.)

Fréret, qui n'était pas au mieux avec les jésuites savants de Paris, notamment avec le père Ét. Souciet, semble avoir eu quelque appréhension de n'être pas bien accueilli de ceux de Péking. Aussi, pour les amener plus sûrement à ce qu'il souhaitait, crut-il devoir s'aider de ce qu'il appela plus tard un « innocent artifice ». Sans attendre la réponse du père Gaubil à sa première lettre, au mois de novembre 1733, il communiqua à l'Académie des inscriptions un [mémoire sur l'antiquité et la certitude de la chronologie chinoise](#) ¹. Il y résumait ses essais de critique, en insistant particulièrement sur les difficultés qui paraissaient rendre incertaines les annales chinoises pour les temps les plus anciens. Il concluait que, dans ces annales, tout ce qui précède le règne de Yao appartient à l'histoire fabuleuse, et que cet empereur, qui ouvre les vrais temps historiques de la Chine, n'a pu commencer à régner que « vers l'an 2147, dix ans environ après la vocation d'Abraham ». Fréret avertit qu'il a consulté, outre l'ouvrage récent du père Gaubil, des mémoires manuscrits qui lui ont été envoyés par les pères de Prémare et Gollet, jésuites missionnaires à Canton. C'étaient là deux genres de sources très différents, comme on voit. Ainsi que nous l'avons ^{p.710} déjà dit, les pères de Prémare et Gollet, prévenus du système qui leur faisait voir, dans les anciennes traditions de la Chine, l'histoire des patriarches bibliques, rejetaient par là même très bas le commencement de la véritable histoire des Chinois. C'est à leurs écrits que le critique avait emprunté presque tous ses arguments contre l'autorité des historiens chinois et la certitude de leur chronologie. Fréret n'ignorait pas que Gaubil avait de tout autres idées, quoique la question ne fût pas expressément traitée dans le livre édité par le père Souciet. Mais il voulait précisément, par les objections développées avec complaisance dans son mémoire, forcer, pour ainsi dire, le missionnaire à s'expliquer. C'est en cela que consistait « l'innocent artifice ». Fréret réussit, comme il le dit au début de son second mémoire, « au-delà de ce qu'il pouvait espérer ».

¹ Publié dans les *Mémoires de l'Académie*, t. X.

En réalité, l'artifice était bien inutile à l'égard du père Gaubil, qui répondit toujours avec empressement à tout appel fait à sa libéralité en matière de communications scientifiques, surtout quand cet appel venait d'un savant tel qu'était Fréret. Il ne reçut qu'en 1734 l'artificieux mémoire, accompagné d'une seconde lettre de l'auteur. Dès 1733, il avait amplement répondu aux difficultés contenues dans la première lettre. En 1734 et 1735, il envoya ses remarques longuement et savamment motivées sur le mémoire. La correspondance se continua ainsi pendant une dizaine d'années, chaque courrier annuel apportant à Péking des questions de l'académicien et remportant en France de longues réponses du missionnaire. Les lettres de Gaubil forment autant de dissertations, où les points fondamentaux de la chronologie chinoise sont élucidés à l'aide de toutes les ressources que peut fournir la plus intime familiarité avec les livres de la Chine. De plus, il fit communiquer à Fréret les nombreux écrits qu'il avait déjà envoyés sur la même matière aux pères du Halde et Ét. Souciet.

Le désintéressement du père Gaubil était admirable, il livrait les fruits de longues années de travail à des étrangers, sans leur imposer aucune condition, sans leur demander autre chose que de faire servir ses découvertes au progrès de la science. Quant à l'honneur qu'il avait droit de réclamer, il n'y songeait pas ; son unique souci était de faire briller la vérité. Aussi, dans ses réponses à Fréret (et nous aurions à dire la même chose de toutes ses correspondances savantes), on le voit s'appliquer beaucoup moins à défendre ses propres opinions, qu'à mettre son correspondant ^{p.711} en mesure de juger les questions par lui-même et sur les documents. Rien ne pouvait mieux agréer à un esprit curieux et critique comme celui de Fréret.

Le savant académicien avait une légère teinture de la langue chinoise, qu'il avait étudiée, avec Delisle, sous la direction du Chinois Hoang ; et il s'essayait quelquefois à faire directement connaissance avec les monuments du Céleste Empire. Gaubil l'aida volontiers dans ces efforts méritoires, en lui envoyant plusieurs ouvrages chinois importants sur l'histoire, la géographie et la chronologie. Parmi ces

présents, un de ceux que Fréret apprécia le plus, fut une copie du *Tsou-chou-ki-nien* (chronologie du livre sur bambou), texte ancien et rare, dont le critique fit grand usage dans ses travaux subséquents sur l'antiquité chinoise.

Pour d'autres monuments précieux que Fréret n'était pas en état de déchiffrer, le missionnaire lui procura des traductions composées avec soin par lui-même ou dont il avait du moins contrôlé la fidélité. C'est ainsi qu'en 1739 il lui envoya une copie de sa version du *Chou-King*, qui contient les plus anciens textes historiques et philosophiques de la Chine. Pour les autres grands « livres sacrés », il recourut à ses confrères de Péking. Il obtint du père Alexandre de la Charme sa traduction latine du « livre des vers » (*Chi-King*), dont Gaubil dit « qu'elle est bien », en ajoutant que l'auteur « est un de ces caractères exacts et fort délicats sur ce qu'ils envoient ¹. » Il persuada au père Jean-Baptiste Régis de communiquer à Fréret, non seulement sa traduction latine littérale de l'*Y-King*, avec son commentaire sur ce livre, le plus obscur de l'antique littérature chinoise, mais encore une série de savantes dissertations sur l'origine et l'authenticité, le caractère et le style respectif des cinq *King* ou livres par excellence de la Chine ². Ces dissertations, où sont discutés les points les plus importants de l'histoire littéraire de la Chine, devaient être particulièrement p.712 bienvenues pour l'érudit désireux d'approfondir les origines chinoises. Gaubil les signale à Fréret dès sa première lettre, et voici comme il parle de l'auteur :

« Un de nos missionnaires a travaillé sur l'histoire critique des *King* ; c'est un homme très modeste, fort timide, ancien missionnaire et en état de parler juste.

Ailleurs, il déclare que ces travaux du père Régis lui « ont paru remplis d'une saine critique ».

¹ Lettre à Fréret du 2 novembre 1738. Cette traduction, dont la Bibliothèque nationale possède une copie, a été publiée par M. J. Mohl, à Stuttgart, en 1830.

² Ces dissertations, sous le titre de *Dissertationes et Notæ criticæ in primam partem commentarii Y-king* et avec la date de 1726, sont à la Bibliothèque nationale (Mss. fr., n° 17.240, p. 171-207). Une copie de la traduction latine mot à mot de l'*Y-king* par le père Régis est à l'Observatoire (Collect. Delisle, cart. 152, l. I). La traduction et les dissertations ont été publiées par M. Mohl, à Stuttgart, en 1834.

Et tel fut aussi le sentiment de Fréret, qui était bon juge :

« Ces dissertations, dit-il, sont un ouvrage rempli d'une infinité de choses curieuses et importantes, soit par rapport à la littérature, soit par rapport à la philosophie chinoise ; et quoique je n'en aie encore vu qu'une partie, je crois pouvoir assurer qu'il est peu d'ouvrages où l'on trouve autant d'érudition, d'exactitude et de saine critique jointes ensemble ¹.

Dans son zèle complaisant, Gaubil sut intéresser plusieurs autres de ses confrères aux recherches de son correspondant. En effet, c'est à lui que Fréret se déclare redevable des éclaircissements qu'il reçut des pères Parrenin et de Mailla sur des questions dont ces missionnaires avaient fait une étude spéciale ². Mais les communications personnelles de Gaubil restèrent toujours les plus importantes par le fond, comme elles furent toujours les plus abondantes.

Fréret se hâta de mettre à profit tous ces secours pour reprendre en sous-œuvre son premier travail sur la chronologie chinoise. Le résultat fut un nouveau mémoire qu'il lut à l'Académie en février 1739, sous le titre d'*Éclaircissements sur le mémoire lu au mois de novembre 1733 touchant l'antiquité et la certitude de* p.713 *la chronologie chinoise* ³. Ce titre est trop modeste, car ces « éclaircissements » sont beaucoup plus étendus que le premier mémoire, et surtout d'une valeur scientifique bien plus grande. Mais peut-être y a-t-il encore là un « artifice », non avoué cette fois, et destiné à masquer une retraite un peu pénible à

¹ *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XV, p. 525. — Fréret avertit ensuite qu'il emprunte au père Régis tout ce qu'il va dire sur l'histoire critique des livres chinois (dans ce second mémoire sur la chronologie chinoise). M. James Legge déclare ces dissertations « the most valuable introduction to the Chinese higher classics that has yet been published. » (*The notions of the Chinese concerning God and the spirits ; Hong-kong, 1852, p. 69.*)

² L'Observatoire de Paris possède la correspondance de Fréret avec le père Parrenin (de 1735 à 1737) et le père de Mailla (1735-1739), ainsi qu'avec le père Gaubil (1732-1749), et les pères Gollet (1731-1739), de Prémare (1733-1735), Régis (1735-1737), etc. Nous avons déjà dit que ces pièces ont été recueillies par Delisle. Elles comprennent les originaux des lettres des missionnaires et les copies de celles de Fréret. M. Walckenaer, dans son Rapport (cité plus haut) sur les manuscrits de Fréret, ne parle pas de ces documents. Les lettres du père de Mailla à Fréret ont été imprimées [en tête de son Histoire générale de la Chine](#), publiée par Grosier.

³ *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XV et XVIII. [c.a. [ici](#) et [ici](#)]

l'amour-propre du critique. De fait, ce second mémoire, qui se présente comme un complément du précédent, est en réalité un ouvrage tout nouveau, où l'auteur abandonne ses premières conclusions, pour adopter à peu près celles du père Gaubil qu'il avait combattues. Seulement, la rétractation n'est pas explicite, et le critique affecte même d'insister sur les points où il diffère encore d'opinion avec le missionnaire, en exagérant peut-être l'importance. Cependant, si cette manière d'agir de Fréret manqua de noblesse, nous ne voudrions pas faire croire qu'elle fût indélicate ; car il reconnaît toujours, plus ou moins de bonne grâce, les secours qu'il avait reçus des jésuites de Péking.

Gaubil n'examina point si le savant et non moins fier académicien lui rendait bien tout ce qu'il lui devait ; il applaudit sincèrement au talent avec lequel Fréret exploita les matériaux qu'il lui avait fournis. Au lieu de triompher lorsqu'il eut converti l'illustre érudit à ses opinions, il se déclara son obligé, parce qu'il avait bien voulu soumettre ses conclusions au contrôle de sa critique exercée. Voici, par exemple, comment le missionnaire apprécie les travaux de son correspondant, après trois années de relations :

« M Fréret, écrit-il à Delisle, le 31 décembre 1736, travaille avec succès sur la chronologie chinoise, il va admirablement bien au but.

Le 22 novembre 1741, il écrit à Mairan :

« Autant que j'en puis juger, M. Fréret est un vrai savant, et le feu père Parrenin en faisait grand cas. C'est nous rendre ici un grand service que de nous communiquer les vues et les lumières des gens qui joignent la bonne critique et le bon goût à la curiosité et au désir de savoir la Chine ancienne et nouvelle.

À la date de cette dernière lettre, Gaubil n'avait pas encore vu le second Mémoire de Fréret, dont la publication ne fut commencée dans le recueil de l'Académie qu'en 1743, et dont la partie principale ne parut qu'en 1753, quatre ans après la mort de Fréret. Jean-Pierre de Bougainville, successeur de Fréret dans la charge de ^{p.714} secrétaire

perpétuel de l'Académie des inscriptions, ayant envoyé les épreuves de cette seconde partie au père Gaubil en 1752, celui-ci lui adressa pour l'Académie, en octobre 1753, les observations que lui avaient suggérées la lecture de ce mémoire. Le missionnaire y relève et corrige plusieurs erreurs sur des points de détail, mais il a soin d'ajouter :

« On ne saurait, au reste, assez louer la sagacité et le travail de cet illustre savant ; ses lettres (je parle de celles que j'en ai reçues) sont un monument authentique de sa sincérité, de sa modestie et de sa politesse ¹.

Ces lettres, dont nous avons vu les copies dans la collection de J. Delisle, sont aussi un « monument » de la haute estime, en laquelle Fréret tenait la science et le caractère du père Gaubil, puis de ses louables efforts pour se montrer reconnaissant. Il voulut d'abord faire donner au missionnaire un diplôme de correspondant de l'Académie des inscriptions. Gaubil refusa cette distinction méritée, mais exprima le désir de recevoir les publications de la savante compagnie, offrant en échange des livres chinois ou toute autre chose dont il pût disposer. Fréret crut devoir respecter sa modestie, et l'Académie ayant fait difficulté d'accorder ses Mémoires, il en envoya lui-même, à ses frais, dix volumes, avec plusieurs autres ouvrages concernant surtout l'histoire orientale, et des cartes géographiques.

Il ne s'en tint pas là. Nous avons déjà dit qu'ayant eu connaissance des embarras dont souffrait la mission française de Péking, embarras qui ne venaient pas seulement des Chinois, Fréret voulut employer en sa faveur quelque crédit qu'il avait près du ministère à Versailles. Le père Gaubil mandait, à ce sujet, au père Ét. Souciet, le 4 octobre 1736 :

« M. Fréret a écrit aux pères Parrenin, Régis et de Mailla ; il propose aux pères Parrenin, Régis et à moi plusieurs projets pour engager M. de Maurepas à nous favoriser et à protéger la mission.

¹ Ces observations de Gaubil ont été publiées par Sylvestre de Sacy dans le [*Magasin encyclopédique*, t. XIII \(1797\), p. 171](#), d'après un exemplaire autographe que possède la Bibliothèque nationale.

Gaubil ajoute qu'il a répondu en priant Fréret d'employer surtout son zèle à faire cesser les préventions contre les jésuites français de Chine, ces préventions étant la vraie cause du peu de secours que la mission recevait de France. En effet, voici ce qu'il écrivait à ce savant la même année :

« Comme vous me paraissez fort zélé pour le bien public, et ^{p.715} l'honneur d'une mission fondée par Louis le Grand, j'espère que vous vous servirez de ce zèle pour nous procurer ce qui dépendra de vous, je veux dire de la protection de la part des ministres, et une disposition de la part des autres savants, semblable à celle que vous avez. Dans cette disposition il entre toujours du zèle pour le salut des idolâtres chinois, et vous pouvez bien être assuré que Dieu bénira ce zèle.

Nous ne savons jusqu'à quel point Fréret pouvait être influencé par le noble motif que son digne correspondant lui suppose ou lui suggère dans ces dernières lignes. Quoi qu'il en soit, ce langage de Gaubil prouve combien il tenait à rester missionnaire toujours et partout. Nous pourrions répéter cette remarque à propos de toutes ses lettres. Il n'y en a pas une, croyons-nous, qui ne se termine par quelque réflexion propre à faire faire au savant correspondant un retour salutaire sur lui-même. Quelquefois l'avis spirituel est offert sous forme de compliment :

« Je prie le Seigneur, lisons-nous à la fin d'une lettre à Fréret du 6 novembre 1733, qu'il vous conserve et qu'il fasse servir à sa plus grande gloire le goût que vous avez pour les sciences. Ce goût est à mon avis une grande grâce de Dieu.

Mais le missionnaire ne craint pas de le donner directement sans grand souci de l'insinuation et de la transition :

« La vraie science est celle du salut, écrit-il à Fréret, le 5 novembre 1738, je ne doute nullement que vous ne travailliez à l'acquérir ; et il est impossible qu'en pensant si bien à la Chine, vous ne souhaitiez de contribuer au salut des Chinois.

C'est dans le même esprit qu'il envoya plus d'une fois à cet érudit des détails édifiants sur les travaux et les succès des missionnaires. Il

en agissait ainsi, du reste, avec tous ses correspondants savants. Le but de cette industrie apostolique nous est révélé dans les lignes qu'il écrivait au père Souciet, le 14 octobre 1727, en lui adressant une longue relation de la mission :

« Vous ferez part de ce que vous voudrez à ceux que vous jugerez à propos, même à MM. de l'Observatoire, surtout ce qui est d'édification. Et comme ces messieurs n'entendent guère gens qui leur parlent de Dieu, procurez-leur, je vous prie, une lecture de ce que je vous ai envoyé et adressé sur les souffrances des princes chrétiens, et vous ferez mission ¹.

p.716 Il faut rapporter en partie au même but ce qu'il écrit à Fréret, le 6 novembre 1734, sans doute en réponse à ses offres :

« Les nouvelles sur la religion et la littérature sont celles qui me feraient le plus de plaisir.

À Delisle il demandait quelque chose de plus, le 13 juillet 1734 :

« Les gazettes et nouvelles d'Europe sont toujours ici bienvenues... Vous savez que de temps en temps c'est la mode d'écrire contre les jésuites, je vous prie de me procurer ces sortes de livres, de libelles ou manuscrits, cela me donnera occasion de connaître personnellement les ennemis de notre Compagnie ; je dois selon ma règle prier Dieu pour eux, et je le fais exactement.

Ces paroles sont de celles qui nous font voir jusqu'au fond de l'âme du père Gaubil ; cette âme de grand savant était naïve et sans fiel comme celle d'un enfant.

@

¹ Il s'agit des lettres sur les princes tartares chrétiens persécutés pour la foi, qui ont été publiées dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, rec. XVII-XXIII ou t. XIX-XX de l'édition Mérigot.